

# Le Samedi

VOL. III — NO. 38

MONTREAL, 27 FEVRIER 1892

PAR ANNEE, \$2.50.  
LE NUMERO, 5 CTS.

## LE GROS LOT



JEUNES GENS, SI LE HASARD MET CELLE-CI SUR VOTRE CHEMIN, PRENEZ-LA.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POMIER, BESSETTE &amp; CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 27 FEVRIER 1892.



La modestie est une qualité qui grandit une femme mais qui ruine un homme.

Il n'y a rien de plus agaçant pour une femme possédant un secret, que de se rencontrer avec des personnes sans curiosité.

Un bon moyen pour empêcher que les pommes ne se gâtent, c'est de les placer dans un endroit froid... où les enfants ont accès.

"C'est vrai, disait un riche avare, que je ne donne pas beaucoup, mais si vous saviez tout ce que je souffre quand je donne!"

"Ce sont les chemins en zig zag qui conduisent au haut de la montagne," se disait un ivrogne comme manière d'encouragement.

Un individu qui a pris la tempérance pour la quatre-vingt-dix-huitième fois, dit qu'il se rendra jusqu'à la centième fois ou bien il en mourra.

"Je n'ai pas d'objection, disait un jour Belavoine, que ma femme ait toujours le dernier mot; seulement, j'aimerais qu'elle y arrivât plus vite."

Les tribunaux de Boston viennent de décider qu'une femme ne peut plus recevoir l'argent qu'elle a prêté à son mari. Nous ne croyons pas que ce soit chose nouvelle pour notre pays.

On vient de placer au musée de Madrid les bottes et l'armure portée par Christophe Colomb, lorsqu'il partit à la découverte de l'Amérique.

Il est probable que les organisateurs de l'Exposition de Chicago vont demander de les exhiber en 1893.

## PAS BESOIN DE CHOSES INUTILES

*Le visiteur (à Chicago).*—N'avez-vous pas un asile pour les orphelins ici?

*Le résident.*—A quoi bon? D'après nos lois du divorce, tous les enfants ont plus de parents qu'ils n'en ont besoin.

## UN CONNAISSEUR

*Le voyageur.*—Garçon, vous ne me direz pas que c'est un potage à la queue de bœuf?

*Le garçon.*—Oui, monsieur.

*Le voyageur.*—Dans ce cas, remportez l'assiette à l'écurie, et faites y tremper la queue du bœuf pendant quelques minutes de plus afin d'accroître le goût.

La différence entre la nécessité et le plaisir



I

*Madame Passepartout.*—Quel enfant fatigant! Voilà deux fois que je monte pour lui ce soir. Il me tue.



II

(Au bal, quatre heures plus tard.)

*Monsieur Belleurette.*—J'ai suivi vos ébats, madame. Pas moins de quatre lieues de course. Vous devez être anéantie?

*Madame Passepartout.*—Pourquoi donc? Je n'ai dansé que treize valses et six polkas.

## MÉMOIRE INGRATE

*La dame.*—Que faites-vous là, Marie? Vous coupez les huitres en deux!

*Marie.*—Je vais vous dire, madame; je me souviens plus si vous m'avez dit qu'il fallait servir à chaque personne un huitre sur la moitié de son écaille, ou une moitié d'huitre sur l'écaille.

## UNE MÈRE PRUDENTE

*Alice.*—Maman, monsieur Jolicœur m'a demandé en mariage hier soir.

*La mère.*—L'as-tu accepté?

*Alice.*—Oui.

*La mère.*—Quels sont ses revenus?

*Alice.*—Dix-huit cents piastres par année.

*La mère.*—Ménage-le d'ici au printemps; peut-être trouveras-tu mieux pendant l'hiver.

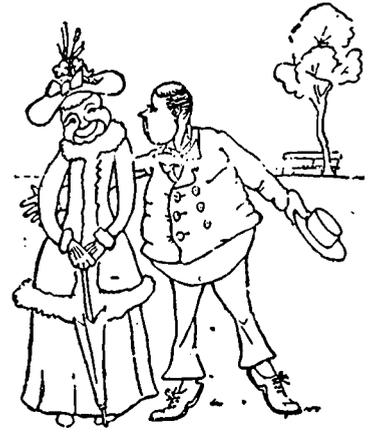
## UNE FORTUNE ASSURÉE

*Premier tramp.*—J'ai inventé la plus jolie machine que tu puisses imaginer.

*Second tramp.*—Qu'est-ce que ça peut bien être?

*Premier tramp.*—C'est une boîte à musique qui joue continuellement la marche Boulanger. Il faut jeter dix centins dans le tronc pour l'arrêter. Tu vois cela d'ici.

## UN PREMIER ESSAI



(Après les fiançailles.)

*Edouard.*—Maintenant que vous avez fait de moi le plus heureux des mortels, puis-je vous embrasser?

*Ermeoline.*—Je ne sais pas si vous pouvez... mais... vous pouvez essayer.

## MOTS D'ENFANTS

*Le père.*—Eh bien! Henri, crois-tu que ce marmot-là te fera un bon petit frère?

*Henri, (regardant le nouveau-né).*—Dis donc, petit-père, est-ce que nous sommes obligés de le garder, ou bien s'il est envoyé seulement comme échantillon?

*La mère, (à la petite Juliette qui grignote un morceau de tartine).*—Pourquoi manges-tu le tour d'abord, pour te salir les doigts avec les confitures?

*Juliette.*—C'est bien simple: le devoir d'abord, le plaisir après.

*Le bon vieux curé, à son petit neveu—Paul,* tu devrais être plus sage à l'église; je t'ai bien vu te remuer et sauter dans le banc pendant tout le temps de mon sermon.

*Paul.*—J'ai été bien plus sage que toi; toi, tu te faisais aller les bras, et tu as parlé fort, fort; tout le monde t'a entendu; pas moi.

*Eva.*—Maman, veux-tu que je prenne de l'eau pour baptiser ma poupée?

*La mère.*—Non, chérie; on ne joue pas avec les choses saintes.

*Eva.*—Dans ce cas, j'aimerais à avoir de la poudre pour lui blanchir le teint; elle est assez vieille maintenant pour qu'on lui fasse quelque chose.

Le père du petit Arthur reçoit la visite de sa sœur qu'il n'a pas vue depuis vingt ans. Dans la soirée l'amoureux de la grande sœur vient la voir. Arthur court à sa rencontre et lui dit:

—Oh! monsieur Alfred, venez vite voir ma tante qui est arrivée aujourd'hui. Ça fait vingt-neuf ans que nous ne l'avons pas vue.

## UN REPAS CHINOIS

LE SEUL QUE J'AI JAMAIS PRIS

Quelques-uns de nos lecteurs, nous ayant témoigné le désir de savoir ce qui constitue un repas en Chine, nous croyons leur faire plaisir, en leur donnant au long le menu d'un repas servi dernièrement dans un des meilleurs hôtels du pays.

Un touriste, arrivé, ces jours derniers, d'un voyage autour du monde, a bien voulu nous donner les renseignements suivants :

—L'hôtellerie, dit-il, que nous avons visitée, était une grande construction, entourée de jardins immenses, dans laquelle se trouvaient des salles sans fin. Des tables étaient dressées partout, dans les salles aussi bien que dans les jardins, pour les besoins des voyageurs ; voici à peu près ce que l'on voyait sur chacune des tables. Au milieu, huit petits plats, contenant respectivement des tranches d'oranges, de poires et de pommes, des amandes amères, des noix confites, des gésiers de cauards, des œufs en conserve (couleur verdâtre), et des petits carrés de lard d'une nuance noire très prononcée et qui nous faisaient l'effet d'amourettes. Il y avait aussi des soucoupes pour le poivre, le sel, et le sucre. Deux petites baguettes, un cuilleron, un petit gobelet en étain pour le vin, et une fourchette à deux branches, complétaient le service de la table.

Nous commençâmes le repas, faisant honneur aux fruits qui se trouvaient au milieu de la table. Malgré la meilleure volonté du monde, nous dûmes bien vite abandonner nos baguettes, pour ne pas entacher à tout jamais nos habits, et nous servir de notre modeste fourchette, mais bien plus commode dans le moment.

Pour nous, le service se faisait d'une manière baroque et sans le sens commun. Les plats épicés sont servis avant le lard et le potage vient après. Les mets avaient tous un goût prononcé d'ail, de champignons, de cressons, ou de jeunes pousses de bambou.

Vers le milieu du repas, il y a un intermède, pendant lequel le thé et les gâteaux sont servis. Depuis lors jusqu'à la fin du repas, le thé est servi *ad libitum*, après chaque nouveau mets. Le thé se fait dans des tasses recouvertes et c'est dans ces tasses qu'on le boit également. A-t-on encore besoin de thé, on apporte une tasse nette, on y verse de nouvelles feuilles, que l'on échaude ensuite avec de l'eau bouillante.

Le vin est placé sur la table au commence-

## LES DEUX RIVAUX



*Polyte.* — Tu vois cette jeune demoiselle ; je vais lui mettre ses patins.

*Angusse.* — Je te dis que non. C'est moi.

*Belzemire.* — Messieurs, messieurs, pour l'amour du ciel, ne versez pas de sang pour moi.

## L'ESPRIT VS LE BÊTE



I

(En Afrique.)

Explorateur apercevant un lion. — Il n'y a pourtant pas d'autre chemin ! . . . Alors : essayons d'un truc.



II

— Il nous prend pour l'éléphant blanc ! Si c'est bête, un lion !

ment du repas et est servi dans des petits pots d'étain recouverts, d'environ six pouces de haut. Il y a deux sortes de vin, et ils sont aussi mauvais l'un que l'autre. L'un est un vin blanc fait de riz, et qui ressemble fort à du mauvais whiskey ; l'autre est un vin rouge fait d'herbes marines et qui a un goût à lui seul.

Lorsque le repas touche à sa fin, on place sur la table trois coupes en porcelaine, d'un travail exquis. L'une contient du rat, l'autre, du chat et la troisième, du chien. J'ai senti l'odeur de ce dernier plat et j'en ai eu assez. Je creverais plutôt de faim que de goûter à un pareil mets. Je ne connais pas la valeur des deux autres et je n'ai nulle envie de les connaître, ainsi je ne puis en parler, en gastronome. Le chat est pour les Chinois un régal des plus recherchés, mais, vâ son prix, il n'est pas à la portée de tout le monde ; les riches seuls peuvent se donner un pareil luxe.

Le repas se finit toujours par des potages de toutes sortes. Il y en a un, entr'autres, fait de nids d'oiseaux, qui m'a paru gulant, sans saveur aucune, et ne m'a guère tenté.

Les serviettes de table étaient faites de carrés de papier chinois.

Voici le menu au complet :

1. Limaçons de mer.
2. Canards désossés à l'étuvée.
3. Pigeon et jambon en fricassée.

4. Soupe de nids d'hirondelles.
5. Mouton à l'étuvée, avec pousses de bambou.
6. Conches bouillies,
7. Ecrevisses à l'étuvée.
8. Poissons noirs à la friture.
- Intermède pour le thé et les gâteaux.
9. Poulets et jambon.
10. Potage à la tortue.
11. Chien à la fricassée.
12. Chat noir à l'étuvée.
13. Rat rôti.
14. Poisson salé.
15. Œufs salés.
16. Hachis de porc.
17. Salade de jambon.
18. Plats de riz.
19. *Bongée* (eau de riz).
20. Graines de melon.
21. Noix de Bétel (sur des feuilles vertes).
22. Noix de Bétel écrasées.
23. Crevettes à l'esprit de vin.
24. Potages divers.

En Chine, les plats et les assiettes ne s'enlèvent qu'à la fin du repas, de sorte que le nôtre terminé, nous en avions une quarantaine en pile au milieu de la table.

A. B. Avec un semblable régime, un médecin devrait faire vite tortue en ce pays.

## RÉCOLTE DU "SAMEDI"

*(A travers les journaux)*

Toto voit pour la première fois jouer de l'harmonium.

Le jeu des pieds de l'exécutant l'intrigue beaucoup :

—Maman ! crie-t-il tout à coup, vois donc ! Un monsieur qui joue du vélocipède et du piano !

Nos domestiques :

—Catherine, je vous avais défendu de vous servir d'argenterie pour faire la cuisine, et voilà que vous tournez le roux avec une cuiller d'argent.

—Madame, elle était sale.

Un ivrogne qui vient de recevoir une averse.

—Si au moins, c'était du vin, on pourrait lécher ses habits !

—Comment trouves-tu mon portrait ? demandait X..., le gros lanceur, à un de ses amis.

—Pas mal ; seulement, il faudrait le faire retoucher. On t'a représenté les mains dans tes poches, à toi. Il y a là un non sens !

On parle devant Calino de la pluie de feu qui sera visible dans la nuit du 27 au 28.

Quelqu'un émet la crainte que les brumes ne privent de ce phénomène les observateurs déconcertés.

—Tous les mêmes, ces astronomes ! s'écrie alors le logicien de l'absurde ; ils choisissent juste pour nous donner une représentation l'époque de l'année où il y a le plus de nuages !

La dernière de Moulafour.

On lui apprend la mort d'un centenaire.

—Depuis le temps qu'il en meurt, s'écrie-t-il, il ne doit plus en rester beaucoup,

Les fâcheuses coquilles.

On a pu lire hier dans un journal ultra sérieux :

« L'éminent M. X... est certainement le savant le plus déplumé de France. »

Pour diplômé, c'est désastreux !

Un distique.

On s'éveille, on se lave, on s'habille et l'on sort ;  
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

Tel est le programme de la vie pour cinq cent mille Parisiens, au moins.

Simple question :

—Comment appelle-t-on, en Afrique, les cimetières où reposent les corps des noirs ?

—Des négropoles !

## L'HYGIÈNE DE LA TABLE



*Le trimp.* — S'il vous plaît, donnez-moi à manger. Voilà une semaine que je n'ai pas touché à un plat.

*Le philanthrope.* — Tenez ! Voilà un ordre pour un potage sur la cuisine de l'hôtel.

*Le trimp.* — Potage !!! C'est la cinquième assiettée que je reçois dans l'espace d'une heure ! Vous savez si c'est anti-hygiénique d'insinuer autant de liquide dans un estomac complètement vide ?

## UNE MARGE CONSOLANTE



*Vieille dame au guichet du chemin de fer.* — Quand part le train pour New-York ?

*L'agent des billets.* — Dans deux heures et demie d'ici.

*La vieille dame.* — Si j'en ai, de la chance, de ne pas avoir manqué le train !

—Maman, demande le petit Henri, pourquoi chasse-t-on les tigres et les lions ?

—C'est parce qu'ils tuent les pauvres petits montans.

L'enfant, après un moment de réflexion :

—Alors, pourquoi est-ce qu'on ne chasse pas les bouchers ?

Propos du jour :

—Avez-vous lu le dernier volume de Pierre Loti ? C'est tout imprégné de charité et de tendresse humaine.

—Je vois ce que c'est : il a dû écrire ça avec son encre de miséricorde.

On se met à table.

Bébé crie la soif.

—Tu sais bien, dit le papa, qu'on ne boit pas avant le potage.

—Oh ! donne-m'en toujours, je ne boirai qu'après ma soupe !

Papa confiant emplit la timbale et immédiatement Bébé y porte les lèvres.

—Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là ?

—Mais, papa, il y en a de trop et je bois le trop !

—Eh bien, vous voyez qu'on a supprimé enfin la formalité du passeport en Alsace-Lorraine, dit-on à un antiwagner endurci.

—Oui, fait-il ; mais, hélas ! il nous reste l'obligation du *cygne allemand*.

Le médecin Du Moulin, étant à l'agonie, dit à trois de ses confrères qui étaient à son chevet :

—Messieurs, je laisse après moi trois grands médecins :

Croyant qu'ils allaient être nommés, les médecins se suspendirent aux lèvres du mourant, qui murmura :

—L'eau, l'exercice, la diète.

En buvant le champagne, Mme de X..., qui était à la gauche du prince de Galles, lui demande à brûle-pourpoint :

—Savez-vous, Monseigneur, pourquoi la *Petite Presse*, la presse à un sou, vaut cinq cents fois plus que le grand journal anglais ?

—Non, Madame.

—Parce qu'un journal à un sou vaut cinq cents *Times*.

—Aoh !...

Un ivrogne enragé lit à haute voix un traité d'histoire naturelle :

« Le chameau, dit-il, est un animal qui peut travailler huit jours sans boire. »

—Bah ! la belle affaire, interrompit sa femme ; je sais un animal qui peut boire huit jours sans travailler !

Depuis une demi-heure, Boireau sonne son valet de chambre... qui enfin arrive.

—D'où venez-vous ? espèce d'oie !

—Mossieu n'a pas besoin de m'insulter pour me prouver que je suis de la famille *des serviteurs ailés* !!!

Une calinotade enfantine :

—Dis donc, Calino, pourquoi mets-tu ton bas à l'envers ?

—Maman, il y a un trou de l'autre côté.

—Eh bien ! chère amie, votre paysanne de nourrice s'est-elle mise au courant de Paris, depuis un mois qu'elle y est ?

—Oh ! tout a fait... Elle m'a demandé de l'augmentation ce matin !

A propos de prix.

Deux petites filles sortent de la distribution des prix, l'une chargée de couronnes et de livres, l'autre les mains vides.

Arrivée à la porte de l'école, celle-ci se tournant vers sa compagne :

—Prête-m'en un... pour dans la rue !

Un affreux voyou, pâle et d'une maigreur transparente, vient prendre place sur le banc des prévenus.

Le président l'interroge, et, après lui avoir demandé ses noms et prénoms, il ajoute :

—Prévenu, avez-vous déjà été condamné ?

—Oui, mon président, deux fois... par le médecin.

Le R. P. Monsabré est l'un des orateurs sacrés du jour les plus renommés.

On sait qu'en dehors de la chaire, dans la conversation familière, il n'est aucunement ennemi du trait jovial et de la pointe humoristique.

Comme un jour il rencontrait, à Paris, un loustic qui avait l'air de gouailler, il se mit à lui river son clou, comme on dit.

Le farceur l'avait pour ainsi dire apostrophé, en disant :

—Frère, il faut mourir.

—Ou crever, mon ami, répondit le religieux : ça dépend de la bête qu'on est.

## NOS CHÉRIS



*Toto qui ne tient pas à aller se coucher.* —Maman, ne crois-tu pas que Juliette devrait aller la première prendre son bain ? Elle aurait une serviette sèche pour s'essuyer.

## VENGEANCE CORSE



I  
Jouait sous la fenêtre de  
Grippesous.



II  
Grippesous. — Tiens ! Attrape  
bien.



III  
Le musicien. — L'animal !  
Du papier de soie !



IV  
— Attends un peu, mon singe ;  
voici du goudron et un pinceau  
qui vont t'en faire une binette !



V  
Grippesous en de la rue  
le lendemain matin.

## LES MERVEILLES DE LA NATURE

La nature, dans sa prodigalité, semblerait avoir donné aux animaux même les plus infimes des armes défensives, pour se préserver non pas tant des attaques de l'homme que contre d'autres ennemis plus redoutables.

La nature arrange si bien les choses en ce bas monde que certains animaux et oiseaux changent de couleur à certaines saisons de l'année. Les renards des montagnes, les coqs de bruyères, l'hermine, les renards polaires ne blanchissent que l'hiver, tandis que, pendant la belle saison, la couleur de leur peau, ou de leur plumage, s'identifie parfaitement avec les nuances des objets environnants. Les animaux, qui vivent dans les régions peu peuplées, sont ordinairement de couleur brune.

Le tigre habite généralement des endroits, où l'herbe est longue et jaunâtre ; ses taches jaunes cadrent si bien avec l'herbe, que ce n'est que lorsqu'on en est proche, qu'on peut le distinguer.

Un animal ou un insecte que la couleur ne protège pas, a généralement quelqu'autre ressource pour se mettre à l'abri.

Prenez les papillons comme exemple. La nature semble les avoir multipliés à dessein en nombres infinis, avec des couleurs variées et éclatantes, qui attirent facilement les regards des oiseaux.

Chose curieuse à constater toutefois, ces papillons, qui nous paraissent si beaux, sont si désagréables au goût que les oiseaux ne cherchent pas à en faire leur proie. On dirait même que la nature, dans sa prévoyance, ne les a faits si éclatants que pour que les oiseaux puissent les éviter plus facilement.

Règle générale tous ces papillons paraissent contenir certains jus des plus nauséabonds.

Les chenilles, vertes ou bleues, que les oiseaux ne découvrent qu'avec beaucoup de difficultés, sont, au contraire, des plus agréables au goût. Celles, qui se font distinguer aisément à cause de leurs couleurs éclatantes, ne sont guère recherchées par les animaux ou les autres insectes. On ne peut les faire manger par les crapauds, les lézards, les araignées, ni par les singes, même s'ils meurent de faim.

Les crapauds des différents pays assument les nuances des objets environnants. Il y a des crapauds en Angleterre, qui ont une couleur d'eau bourbeuse ; d'autres sont verts et quelques autres ont une couleur de terre.

Dans le Nicaragua, il y a une espèce de crapaud très remarquable. Il porte une livrée du

plus beau rouge et bleu. Différent des nôtres qui ne se montrent que le soir, il ne craint pas le danger, il se montre tout le long du jour. Il ne court, en effet, aucun danger, car les autres animaux l'ont en horreur, tant ils en détestent le goût. On a expérimenté sur des canards et des poules ; mais tous, à l'exception d'un gros canard, refusèrent d'y goûter ; et celui-ci même l'eut à peine saisi dans son bec, qu'il le lâcha comme un fer chaud et s'en alla en se secouant la tête, comme s'il avait craint d'avoir été empoisonné.

Les animaux, les insectes même sont donc protégés les uns par leurs couleurs, les autres par leurs fourrures ; c'est pour ainsi dire un avertissement aux autres qu'ils ne sont pas bons à manger.

Reste à parler maintenant de la sollicitude de la nature à leur égard.

Le phénomène, dont je veux parler, est celui que l'on désigne d'ordinaire par le mot "mi-

mer." Ce n'est, en réalité, qu'une grosse déception de la nature, qui permet d'imiter ou contrefaire certains objets par d'autres.

Au musée d'Histoire Naturelle à South Kensington, il y a des spécimens curieux de ce genre. On se figure assez difficilement qu'un insecte ou un animal quelconque puisse mimer quelque chose d'absolument différent.

La plupart des pêcheurs connaissent ce ver que l'on trouve au fonds de certaines rivières ; ils le recherchent avec avidité ; car, comme appât de pêche, rien ne peut en approcher. Il ressemble pourtant à un morceau de bois mort et terne. C'est peut-être une des productions les plus étonnantes de la nature. Dans le musée en question, vous trouvez un de ces insectes qui ressemble à un morceau de bois de deux pouces de long, avec six ou huit morceaux de plus petite dimension, mis en travers.

La ressemblance est si frappante qu'on ne peut être trompé que par le toucher.

Il y a aussi une espèce de sauterelle, dont la ressemblance avec une feuille morte est si parfaite, qu'il est presque impossible d'en faire la distinction. Aussi les oiseaux, les insectes et les hommes eux-mêmes s'y trompent le plus souvent.

Un voyageur raconte qu'il a une fois vu un de ces insectes, entouré de milliers de ses ennemis les plus acharnés, des fourmis, qui ne vivent que d'insectes. Elles se roulaient sur lui par milliers, sans s'apercevoir que c'était un insecte. Le voyageur intrigué le prit à la fin dans sa main et constata qu'il était en vie. Il le jeta encore une fois au milieu des fourmis, mais il contrefit si bien le mort qu'elles ne découvrirent pas la supercherie.

La déception est tellement grande dans plusieurs spécimens en ce genre que les gens même exercés sont souvent incapables de déclarer si c'est véritablement à une feuille morte ou à un insecte qu'ils ont affaire.

Il en est de même des nids d'oiseaux et des repaires d'animaux.

Tout le monde sait combien il est difficile de distinguer un nid d'oiseau d'avec les objets qui l'environnent.

Mais il y a quelque chose de plus surprenant encore ; certains serpents, tout à fait inoffensifs réussissent à se faire passer pour des serpents vénéreux de la pire espèce et échappent, par ce stratagème, à la poursuite des voyageurs qui se gardent bien de trop en approcher.

Ce genre de serpents ne se trouve, toutefois, que dans une certaine localité de l'Amérique du Sud.

## LA VIE MATRIMONIALE A CHICAGO



Mademoiselle Pensatout. — Je vois que madame Saindoux entretient un culte plus intense de jour en jour pour la mémoire de son dernier mari.

Monsieur Duroc. — Comment ! Personne ne m'a informé, durant mon voyage, de la mort de Saindoux !

Mlle Pensatout. — Mort ! Pas du tout. Mais il a fait une fortune depuis son divorce.

## LA VÉRACITÉ DES CHIFFRES



(7 heures du matin)

Elle.—Qu'est-ce que tu as fait ?  
Lui.—Travaillé, m'chère ! Livres en ordre. Thout balance. La tête pleine de chiffres.  
Elle.—Pleine de chiffres ? De chiffres ? Allons donc ! Les chiffres ne mentent jamais.

## MALHEUREUSE HORLOGE

C'était en Cour d'Assise, à propos d'un cheval volé. Tout portait à croire que le vol avait été commis par un vagabond bien connu de l'endroit. Quoique la culpabilité du prisonnier ne laissât pas de doute, il trouva, néanmoins, un avocat qui voulut bien se charger de sa défense.

Pendant le procès, l'avocat se démena comme un diable dans le bénitier, employant tous les trucs connus pour intimider et embrouiller les témoins à charge, et surtout un certain cultivateur dont le témoignage contre l'accusé était accablant.

Les interrogations se succédaient sans relâche et avec une rapidité vertigineuse. L'avocat revenait sans cesse à la charge avec les mêmes questions, dans l'espoir que les témoins lassés finiraient par donner une réponse contradictoire, dont il saurait tirer profit pour les besoins de sa cause.

—Vous osez dire, dit-il avec emphase au cultivateur, que vous jurez avoir vu, le jour en question, le prisonnier à la barre passer devant chez vous conduisant un cheval.

—Je le jure, répond le témoin, d'un air enuyé, car il avait déjà répondu à cette question plus de vingt fois.

—Quelle heure pouvait-il être alors ?

—C'était sur les dix heures, comme je vous l'ai déjà dit.

—Je ne veux pas de vos à peu près. Dites aux jurés l'heure précise.

—Savez-vous, répond le cultivateur, que je ne vais pas au champ arracher des pommes de terre avec une montre d'or dans mon gousset.

—Mais, continue l'avocat, vous avez une horloge à la maison, je m'imagine.

—Oui, nous en avons une.

—Eh, bien ! quelle heure était-il à cette horloge ?

—A l'horloge, il était dix heures et dix-deux minutes précises.

—N'aviez-vous pas travaillé aux champs, toute la matinée ? poursuit l'avocat de son air le plus gouaillieur.

—Oui, c'est vrai.

—A quelle distance de la maison se trouve le champ où vous travaillez ?

—A environ un demi-mille de distance.

—Et vous osez jurer qu'à ce moment là, il était dix heures et dix-neuf minutes précises à l'horloge de la maison.

—Oui, je le jure positivement.

L'avocat en avait assez ; il s'arrête et se tourne, d'un air de triomphe, du côté des jurés. Il avait enfin réussi, croyait-il, à faire dire au témoin une impossibilité qui devait nuire au reste de son témoignage ; il était content.

—Je crois, ajouta-t-il d'une voix lente et mordante que cela doit suffire ; puis s'adressant au témoin, il lui dit, avec un geste superbe : Inutile de vous retenir plus longtemps, vous pouvez vous retirer.

Le cultivateur reprend son chapeau et fait mine de sortir de la boîte, mais il se ravise et faisant de nouveau face aux jurés.

—Je crois bien, dit-il, qu'il ne faudrait pas trop se fier à mon horloge, car il y a plus de six semaines qu'elle s'est arrêtée à dix heures et dix-neuf minutes.

L'avocat ne riait plus.

## CE QU'UN BÉBÉ PEUT FAIRE DANS UNE HEURE DE TEMPS

Un vieux garçon, qui, chose assez rare, a un faible pour les enfants, a été laissé, l'autre jour, en charge de la maison. La mère lui avait recommandé surtout d'avoir bien soin du bébé, dont il est, d'ailleurs, l'oncle.

Pour tuer le temps, le vieux garçon n'a trouvé rien de mieux à faire que d'enregistrer les faits et gestes du marmot, durant une heure. Voici les notes amusantes de son calepin.

1. Crié à tue-tête l'espace de quinze minutes sans prendre haleine. (Il certifie le fait sur l'honneur.)

2. Arraché à son oncle assez de cheveux et de poils pour bourrer un moyen traversin.

3. Embelli la tapisserie aussi haut qu'il peut atteindre avec le tisonnier.

## LES GRANDES CONSOLATIONS



Sieur de Lamachoire.—Je n'ai pas même l'appétit d'une chatte, ce soir ; mais le bon Dieu m'a donné une gueule généreuse, allez !

4. Brisé un vase, en voulant s'asseoir dessus.
  5. Avalé six boutons et pas mal de fil.
  6. Versé dans l'âtre le contenu de la boîte à ouvrage de la maman.
  7. Essayé d'emprisonner dans un gobelet la tête du chat, qui se venge avec ses griffes d'une belle façon.
  8. Cassé la tête à une belle poupée en cire, en s'en servant de marteau sur un clou.
  9. Culbuté du sofa, entraînant dans sa chute deux beaux vases de bohème qui se brisent en mille morceaux.
  10. Cassé deux vitres, avec la canne de l'oncle.
  11. Tombé avec sa robe blanche dans le panier au charbon.
  12. Mis le feu au tapis, pendant une absence momentanée de l'oncle, qui était allé chercher dans l'appartement voisin, de nouveaux jouets pour l'amuser.
  13. Caché sous le sofa, ne voulant pas sortir à moins que l'oncle ne lui passe le pot aux confitures.
  14. Pris dans les barreaux de la chaise qu'il a fallu briser pour l'en retirer.
  15. Versé une jatte de lait dans les pantoufles de maman.
  16. Vu arriver maman, a couru vers la porte ; dégringolé l'escalier quatre à quatre, tombé sur le nez, a déchiré sa robe, toute pleine de sang.
- L'oncle persiste dans son dire, que cet enfant sera un jour un homme marquant.

## POPULATION DE LA TERRE

Le tableau ci-dessous donne la superficie et la population de chacun des grands centres sur la surface du globe, d'après les données les plus récentes.

	MILLES CARRÉS.	POPULATION.
Europe	3,756,860	357,379,000
Asie	17,530,686	825,951,000
Afrique	11,277,364	163,953,000
Amérique	14,801,402	121,713,000
Australie	2,991,445	3,230,000
Iles océaniques	733,120	7,420
Régions Polaires	1,230,810	80,400
<b>Total</b>	<b>52,821,684</b>	<b>1,479,729,400</b>

## PROFONDEURS INSONDABLES



(Devant un étalage.)

Gugusse.—Comprends-tu cela, toi, le monde ? Plus, ils sont riches, moins ils achètent de choses pour s'habiller.

## CURIOSITÉS NOUVELLES



Lucie.—Vous avez visité le musée?

Hélène.—Certainement. Quelle collection de curiosités naturelles?

Lucie.—C'est vrai; mais il y a une curiosité naturelle que je n'ai pas trouvée dans ce musée.

Hélène.—Laquelle donc?

Lucie.—La curiosité que j'ai de savoir où mon mari passe ses soirées.

## SUPERSTITIONS A PROPOS DES CHAUSSURES

Voici une suite de proverbes superstitieux relatifs à l'utile vêtement du pied :

La mère allemande dit que si elle perd le talon de son soulier, un de ses enfants mourra avant la fin de l'année.

\* \*

La jeune fille écossaise croit que si elle laisse tomber accidentellement ses nouvelles chaussures, avant qu'elles aient été mises, elle sera malheureuse toute sa vie.

\* \*

Le jeune homme qui est très soigneux des lacets de ses chaussures sera très négligent auprès de sa femme; mais dans le cas où il lacerait ses couliors très serré, il sera très attentionné, mais aussi très avare envers elle.

\* \*

Parmi les nègres du Sud, les vieilles *tantes*, autrement dit, les sorcières disent que les semelles de souliers et les plumes brûlées sont souveraines contre les rhumes de cerveau; les souliers rôtis et les pieds de porc forment une mixture toute-puissante contre la toux.

Nous laissons à d'autres le soin d'essayer ces étranges remèdes.

\* \*

Quand vous rencontrez une personne dont les souliers "sont portés sur les doigts," vous pouvez certainement en conclure qu'elle est très prodigue, et, avec la même autorité, dire que la jeune fille qui porte les chaussures sur les côtés sera sûrement fiancée à un homme riche.

\* \*

Enfin, quand une paire de souliers neufs est apportée à la maison, prenez bien garde de ne pas les placer sur une planche au-dessus de votre tête, si vous voulez avoir la chance de les porter, et ne les cirez pas avant de les avoir tous les deux aux pieds, sinon il vous arriverait un accident et même une mort subite.

Et maintenant si vous attachez une importance quelconque à toutes ces superstitions, c'est que vous aurez peu de préoccupations par ailleurs!

## THEATRE-ROYAL

La compagnie "Boston Howard Athenæum," qui joue au Royal cette semaine, est sans contredit une des meilleures troupes de variétés, qui soit jamais venue à Montréal; aussi il y a foule à toutes les représentations. Tout ce qui est louche et vulgaire est strictement banni; rien de choquant, rien de blessant.

Les sœurs Evans, Josie et Eddie, jouent une petite pièce comique des plus amusantes, qui a soulevé des applaudissements bien mérités. Les changements rapides de costumes de Fulgora, en pleine scène, méritent d'être vus, ils sont étonnants.

Falke et Semons sont d'excellents comédiens, et aussi bons musiciens.

Mais l'actrice, qui fixe le plus l'attention, est mademoiselle Ena Bertoldi. Ses évolutions sur l'échelle, ses tours de force de toutes sortes, surtout sur la tige de fer, sont vraiment étonnants. Par la seule force de ses dents, elle se tient en équilibre et émerveille l'auditoire.

Les Allison, James et Lucy, méritent les applaudissements qu'ils reçoivent. Ce sont des chantres et des danseurs émérites.

Mr C. Duncan est un ventriloque de première force. Pour bien l'apprécier, il faut le voir et l'entendre.

Mesdemoiselles Janet Melville et Evie Stetson savent captiver et charmer ceux qui les entendent; aussi reçoivent-elles, chaque soir, un accueil des plus chaleureux et des rappels sans fin.

Kara, l'inimitable Kara, est un jongleur des plus habiles. Quelques uns de ses tours tiennent presque du merveilleux.

MM. Golden et Quigg, s'il faut en juger par les applaudissements qui les ont salués, ont rempli leurs rôles à merveille. Ce sont deux acteurs et chanteurs comiques d'un grand mérite.

Les frères Kaatz terminent dignement une soirée des plus agréables. Ce sont des gymnastes hors ligne, qui se piquent de donner toujours du nouveau et ils ont raison.

Somme toute, la représentation ne laisse rien à désirer. Les acteurs sont excellents et la troupe bien choisie.

Les dernières représentations auront lieu samedi après-midi et le soir. Avis à ceux qui n'ont pu s'y rendre.

La semaine prochaine, on jouera à ce théâtre un mélodrame des plus émouvants, "Les dangers d'une grande ville."

Mlle Ramie Austen et Mr Dore Davidson, qui jouent les premiers rôles, sont déjà avantageusement connus à Montréal.

Mlle Austen est une personne charmante, une femme accomplie sous tous les rapports. Elle joint aux charmes d'une grande beauté physique un talent incontestable.

L'éloge de Mr Davidson n'est pas à faire; c'est un acteur accompli, qui excelle surtout dans le drame et qui sait faire partager à son auditoire les fortes émotions qu'il éprouve lui-même. Le reste de la troupe ne laisse rien à désirer.

## PINCÉE DE CONSEILS

Pour avoir du papier-mâché pour des ouvrages de fantaisie, il suffit de prendre des découpures de papier brun ou blanc et de les faire bouillir dans l'eau. Réduisez-les ensuite en pâte, en y ajoutant un peu de colle forte ou de la gomme laque (*size*) et pressez le tout dans des moules huilés à l'avance.

## LES RESPONSABILITÉS RÉTABLIES



Monsieur Plongeur, peu maître de sa monture.—Ouvrez donc, petits imbéciles! Vous n'avez pas besoin d'avoir peur du cheval.

Le jeune Jemenfiche.—Peur du cheval? Nous n'en avons pas la moitié aussi peur que vous.

## PLUS DE VACANCES



ASSEMBLÉE D'INDIGNATION A LA NOUVELLE QU'IL N'Y A PLUS DE CARÊME.

## LA DATE

(Pour le SAMEDI)

Le dîner fini, tous les invités passèrent du salon dans le jardin d'hiver, où la marquise servit le thé.

C'était une grande pièce, délicieusement ornée de plantes vertes, dans toute la splendeur de leur floraison, bien qu'on ne fût encore qu'à la mi-décembre.

Elle formait terrasse sur l'arrière du château et de ses grandes baies, où le jour pénétrait à profusion. Le regard émerveillé s'égarait sur les profondeurs du parc, dépouillé et bien nu à cette époque de l'hiver; puis, au delà, les premières maisons de la petite ville de L... s'étagaient sur la côte en face.

Ils s'étaient assis, un peu à l'écart, loin du bruit des conversations, sous un grand latanier dont les immenses panaches de feuilles retombaient sur leurs fronts et lutinaient même assez gaïement ses superbes cheveux noirs.

La marquise, tout en emplissant de son samovar de cuivre les petites tasses de porcelaine de Sèvres, les observait bien du coin de l'œil et sans doute, plus d'un mot malsonnant s'était déjà échangé sur leur compte, derrière les éventails...

Mais, mon Dieu, pourquoi ne pas saisir au vol l'occasion bienheureuse qui se présentait de lui ouvrir tout son cœur?... c'est qu'il était superbe, en lieutenant de vaisseau, le petit cousin Ernest d'autrefois. Lui, toujours timide, gauche, empesé, le voilà transformé, aujourd'hui dans ce coin de jardin d'hiver, en un officier de marine, frais, souriant et joliment aimable.

Qu'on nous parle encore après ça des loups de mer!

Et elle, donc, dans tout l'éclat de ses vingt ans, était-elle assez jolie?

Mince, svelte, délicate, Berthe de Cessars vous apparaissait comme une riante évocation de Boucher, ce maître entre les maîtres, qui rendit avec tant de grâce la beauté et l'élégance de nos aïeules, on eût dit un portrait descendu de son cadre et rajeuni dans un souffle de beauté et de jeunesse.

Mais par quel hasard étaient-ils là, dans cette embrasure de fenêtre? Était-ce une de ces rencontres fortuites, une de ces sympathies neuves qui naissent et qui meurent bien souvent aussi, entre la poire et le fromage d'un dîner de cérémonie?

Oh! non. Les sentiments d'amitié qui unissaient Ernest de Marcourt à sa cousine Berthe de Cessars, dataient de beaucoup plus loin.

Tels qu'ils étaient là, un peu embarrassés tous deux, ils n'auraient eu qu'à fermer les yeux pour se retrouver côte à côte, gambadant sur les grandes pelouses du château de Cessars, où, perdus de longues heures dans cette haute bruyère rousse dont ils avaient gardé le souvenir...

Mais la vie a ses nécessités. Ce n'est pas sur les pelouses d'un château ou dans les grandes bruyères rousses que l'Etat vous accorde le grade de lieutenant de vaisseau.

Enfin, ce fut peut-être de cette longue séparation de plus de dix années que, se retrouvant tout à coup dans le salon de la marquise, cousin et cousine avaient laissé galoper tout seul leurs deux cœurs...

—Tiens, Berthe, dit soudainement le cousin Ernest, ce grand parc me rappelle ton autre parc de Cessars, où nous avons passé tous deux bien des journées délicieuses.

Et Berthe promène ses regards sur les ombrages du parc...

—La mémoire du cœur, commence-t-elle...

—Est la plus longue et c'est juste la mienne, releva le cousin Ernest.

Et comme celui-ci voulait en finir avec une

situation fort embarrassante pour tous deux, il continua :

—Tu te rappelles, sans doute, cette belle matinée de printemps, quand nous allâmes chez la mère Annette, là-bas, de l'autre côté de la rivière et que tu me décrivis tout au long tes petits projets d'avenir. Je te promis, ce jour-là, de te les rappeler dans quinze ans et il y a aujourd'hui précisément quinze ans... j'ai noté la date.

Il lui serrait la main bien fort...

La marquise, très heureusement, était en grande conversation avec le baron d'Arincourt et ne remarqua rien d'insolite.

—Eh bien! t'en souviens-tu, Berthe?...

—Oui, fit celle-ci, en levant sur lui un regard de bonheur, oui, et je n'en veux pas oublier un seul mot. Tu m'entends, pas un seul mot...

Il était temps que ce fût fini.

—Au salon, au salon, les paresseux, là-bas, criait une petite voix gutturale, la valse est commencée...

J. B. CHATRIAN.

Bruxelles, Belgique.

LE RECENT TREMBLEMENT DE TERRE  
AU JAPON

Dans le dernier tremblement de terre au Japon, on a compté pas moins de 730 chocs parfaitement distincts. Le tremblement a été causé, paraît-il, par la disparition soudaine d'une montagne dans des cavités souterraines que l'on savait exister mais dont on n'a jamais pu sonder la profondeur. Le gouvernement japonais a voté deux cent millions de piastres pour venir en aide aux malheureux. Outre plusieurs milliers de tués et la perte totale de la ville, 400,000 personnes se sont trouvées sans abri.

## UN DES BEAUX JOURS DE LA VIE



CHARLES LATULIPE QUI A RENCONTRE AU TRAIN UNE COUSINE DE LA VILLE.

## MANGEURS DE VERRE



Tout, malgré l'in vraisemblance d'une telle affirmation, il en est des gens, plus nombreux qu'on ne pense, qui éprouvent du plaisir à avaler du verre pilé. Et je ne parle pas seulement des Aissaouas dont on connaît, en ce genre, les ordinaires exercices, ce sont des Européens, hommes et femmes qui, pour s'ouvrir l'appétit, risquent de s'ouvrir le ventre avec les éclats pointus d'un morceau de verre mastiqué.

Il semble, en effet, que le verre pilé, avec ses arêtes tranchantes, ses angles aigus, comme une aiguille, doivent mettre à sang l'organisme intérieur et provoquer les plus graves désordres. Et je crois bien que vous et moi, nous nous exposerions à ce danger, si nous voulions tenter l'expérience dont je parle. Mais, d'autre part, il est certain que des personnes peuvent impunément avaler du verre pilé et satisfaire sans danger le goût dépravé qui les pousse à absorber cette peu succulente nourriture.

Voici d'ailleurs quelques exemples :

M. Emile Gautier parle d'une jeune femme, blonde et toute rose, "qui met, les jours de nerfs, une sorte de coquetterie dramatique à "chiquer" après dîner les verres à liqueur."

Et ne dites pas, ajoute notre confrère, que c'est un "truquage," une originale et minaudière façon d'effarer les soupirants, un gentil tour de prestidigitation familière. Vingt fois j'ai entendu—et je vous prie de croire que je ne suis pas sourd—le crissement caractéristique du cristal cassé, crépitant dans la flamme pourpre à reflets de nacre d'un envoûtant sourire. On jurerait d'une cervelle gelée s'écrasant, fibre à fibre, sous la lente morsure d'un broyeur à trente-deux crans de perle. Il n'entre pas, au surplus, dans la maison, un service qui ne soit, avant quinze jours, largement ébréché...

Et la dame, qui est en même temps une grande artiste, a l'air de se trouver à merveille de ce régime. Est-ce que vraiment le verre pilé serait le meilleur des digestifs ?

Il paraît, au surplus, que le phénomène n'est pas absolument rare et la *Nature* nous donne sur ce sujet d'intéressants renseignements.

Les Aissaouas sont de beaucoup dépassés par leurs émules européens. Il y aurait, en effet, beaucoup de charlatanisme dans le cas de ces deviches tourneurs, si nous nous en rapportons aux déclarations d'un vieux forain, qui aurait eu à son service un des Aissaouas de l'exposition de 1889, lequel, du reste, était de Toulouse.

Les Aissaouas auraient, paraît-il, deux façons de mettre les spectateurs dedans. Le premier procédé consiste à croquer effectivement du verre mince, dont on cache les débris dans les replis des joues jusqu'à la fin de la représentation. Ou bien, ce qui est plus simple, on escamote le verre, auquel on substitue prestement un morceau de sucre candi...

Par contre, c'est à la douzaine qu'on cite des individus, n'ayant, en apparence, rien d'anormal ni d'exceptionnel, qui mangent réellement le verre, sans farce ni fumisterie. En voici un exemple, piqué dans le taz, au hasard de la plume :

Un certain nombre de mes amis et moi avons assisté à diverses reprises à un repas qui consistait à manger du verre. L'opérateur étant l'un de nous n'avait aucune espèce de raison de nous tromper ; nous l'avons vu plus de dix fois prendre un verre à madère et en trois ou quatre bouchées le réduire en miettes ayant au plus la grosseur des grains de sucre cristallisé. Un verre à liqueur ou un verre mince dit mousseline étaient dévorés en un clin d'œil. A notre demande, l'opérateur avalait ou rendait la poudre de verre. Une seule fois sa salive fut colorée par un peu de sang. J'affirme qu'il n'y avait pas de supercherie : le verre était le premier venu pris sur la table ; et il était broyé devant nous dans l'unique but de nous faire constater une bonne paire de mâchoires :

Signé : E. BLAINVILLE.

Parmacien de 1re classe à Paris.

...On verra bientôt, d'ailleurs, à Paris, le nègre Vitreo, qui s'exhibe en ce moment à Francfort-sur-le-Mein. On sert à Vitreo les mets les plus extraordinaires : du charbon, du coke, du plâtre, des pipes en terre, des cuillers d'étain, de vieux souliers, etc., le public étant admis sur la scène à vérifier la "loyauté" du menu. Il mange un peu de tout, d'un air visiblement satisfait, puis il demande une tasse à café, dont il casse, avec ses dents, un morceau qu'il avale. Enfin, il dévore un verre de lampe, et arrose le tout d'un grand bol de pétrole...

Faut-il rappeler que, dans le *Dictionnaire des Sciences Médicales* (année 1810, No 1143), on peut retrouver un article d'un docteur Lesauvage qui, après avoir tenté l'épreuve sur des animaux et constaté, à l'autopsie, que le canal alimentaire des sujets n'avait aucunement souffert de l'ingestion du verre pilé, finit par faire, sans plus d'inconvénients, l'expérience sur lui-même ?

Faut-il rappeler que Robert-Houdin, alléché par cet exemple, renouvela plus tard la même expérience, et que, de son propre aveu, loin d'en être malade, "il lui sembla, tout au contraire, qu'au dîner il mangeait avec un plaisir inaccoutumé ?"

A ce compte-là, le verre pilé ne serait pas seulement un digestif, mais encore un apéritif plus efficace que l'absinthe. C'est égal, malgré la réclame que nous venons de lui faire en nous occupant de lui, nous n'engageons pas nos lecteurs à manger du verre pilé et s'ils veulent, au café, prendre un verre, qu'ils le demandent entier, avec quelque chose dedans.

## LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

Blanche.—Ma chère, félicite-moi ; je suis fiancée.

Juliette.—Tu peux te vanter de ne pas avoir perdu ton temps ; il n'y a pas quinze jours que l'année bissextile est commencée.

## UNE BONNE LEÇON

NOUVELLE  
(Pour le SAMEDI)  
(Suite et fin.)

—Mille tonnerres, s'écria Jules, vous taisez-vous? insolent barbon! de quel droit venez-vous me faire la morale, à moi, votre maître! vous n'êtes qu'un valet, un misérable que je puis réduire à la mendicité, car lorsque je vous aurai fichu à la porte, que pourrez-vous faire à votre âge? retirez donc immédiatement vos paroles, si vous voulez que je daigne alors jeter un morceau de pain à votre détresse.

Jacques laissa Jules débiter sa diatribe avec le calme d'un loup de mer en face de la tempête, puis il répondit :

—Monsieur, je n'ai rien à rétracter, car tout ce que j'ai dit, vous le savez, est l'exacte vérité.

Confondu par le sang-froid du vieillard, Jules riposta :

—Alors, que conclure de vos jérémiades et de vos invectives, et d'abord, pourquoi retournons-nous à la gare; est-ce que nous prenons le chemin de fer? répondez-moi carrément, maître Jacques.

Son interlocuteur lui dit enfin, en le regardant fixement et en scandant chacun de ses mots :

—Jeune homme, vous seul allez le prendre, le chemin de fer, car heureusement pour lui et pour vous, Mr. Félix Jacques Lormel, votre oncle, n'est pas mort, et cet oncle, c'est moi!

La foudre tombant aux pieds de Jules, par le plein soleil de ce jour, ne lui aurait pas fait si peur que cette terrible révélation. Après quelques secondes d'anéantissement, Jules retrouva la parole.

—Allons donc... ce n'est pas vrai, protestait-il, essayant de jouer l'ironie; vous, mon oncle.

En ce moment, la voiture arrivait en face de la station du chemin de fer; à l'instant même, où nos deux voyageurs mettaient pied à terre, le chef de gare en sortait avec un ingénieur de la compagnie. A l'aspect du plus âgé des deux personnages de la calèche, chef de gare et ingénieur, se découvrirent et dirent en lui tendant la main :

—Bonjour, Mr. Lormel, et la santé? mais que se passe-t-il donc aujourd'hui aux Lilas, que vous promenez la voiture de cérémonie?

—Rien, répondit Mr. Jacques Lormel, (Jacques était, ainsi qu'on l'a vu, un de ses prénoms), simple fantaisie de vieillard qui a voulu fêter le printemps.

—Bien, Mr. Lormel, dirent les deux chefs avec sympathie, puissiez-vous en fêter encore beaucoup d'autres.

On passa.

—Eh bien! dit le vieillard à Jules, doutez-vous encore?

Le neveu baissa la tête et suivit machinalement son oncle à la salle d'attente. Là, Jules se laissa tomber sur une banquette, plutôt qu'il ne s'assit.

—Attendez-moi un instant, fit l'oncle.

La gare était remplie de voyageurs. Jules, dont l'œil se portait, d'ordinaire, si avidement sur les foules, surtout sur le beau sexe, ne voyait personne tant il était accablé.

L'oncle revint et s'assit à ses côtés.

—Mr. Jules, lui dit-il sévèrement, vous voyez, par votre triste expérience, qu'on ne se mo-

que presque jamais impunément des vieillards. Certes, rien ne vous forçait à épouser mes fantaisies, mais il était de la plus élémentaire convenance qu'un neveu respectât la mémoire d'un oncle qui lui créait une existence bourgeoise. Et il n'était pas nécessaire de vendre les Lilas pour aller se payer de temps à autre, quelques jours de vie parisienne. Avec le caractère que vous m'avez dévoilé, vous eussiez très-probablement dissipé en quelques années, les quatre cent mille francs environ qui représentent les "Lilas." Je veux vous éviter les folies et les repentirs de l'enfant prodigue. En conséquence, voici un billet de banque de cinq cents francs comme indemnité de déplacement; c'est le seul souvenir que vous puissiez espérer de moi.

Monsieur Jules se taisait. Ce n'était plus le fringant parisien, ni le garçon hautain que nous avons connu jusqu'ici; affaissé sur lui-même, il était comme écrasé par le jugement sans appel de son oncle. Alors, sans crainte du ridicule en face du monde où encombrait la salle d'attente, ne voyant autre chose que son oncle inflexible et envahi tout entier par l'épouvantement de son inexorable sentence, il lui prit les mains et les lui baisa en lui disant avec des sanglots dans la voix :

—Pardou, mon oncle, mille fois pardou, je ne savais pas, je ne pouvais pas savoir; oh! de grâce, pardonnez à un malheureux étourdi qui serépent amèrement de ses brusqueries et de ses méchance-

## PAS QUALIFIÉ



Le père Renard. —Tiens, Renette; mets ce gamin au lit; j'ai aperçu la meute ce matin.

La mère Renette. —Oui, cher. Quelle disgrâce pour la famille si ce galopin se laissait attraper avant le temps!

tés à votre égard, et qui vous jure du fond du cœur, de les réparer par une conduite toute filiale envers vous.

Les voyageurs regardaient cette scène d'un œil moitié étonné et moitié railleur.

—Il est trop tard, repartit Mr. Lormel, vos imprudentes paroles me sont un indice trop certain de vos actes futurs, en ce qui concernerait la ferme. Le train de Paris va partir; voici un billet de première classe que je viens de vous acheter, prenez-le et souvenez-vous, pour vous aider à devenir un homme, que vous avez perdu une fortune par votre faute.

Jules était atterré.

Au même instant, la porte de la salle d'attente s'ouvrit et l'employé cria :

—Les voyageurs pour la ligne de Somur, Tonnerre, Joigny, Sens, Melun, Paris, en voiture.

Mr. Lormel tendit lentement son bras dans la direction de cette porte, et dit à Jules d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

—Partez, jeune homme, partez, et ne reparaissez jamais devant mes yeux!

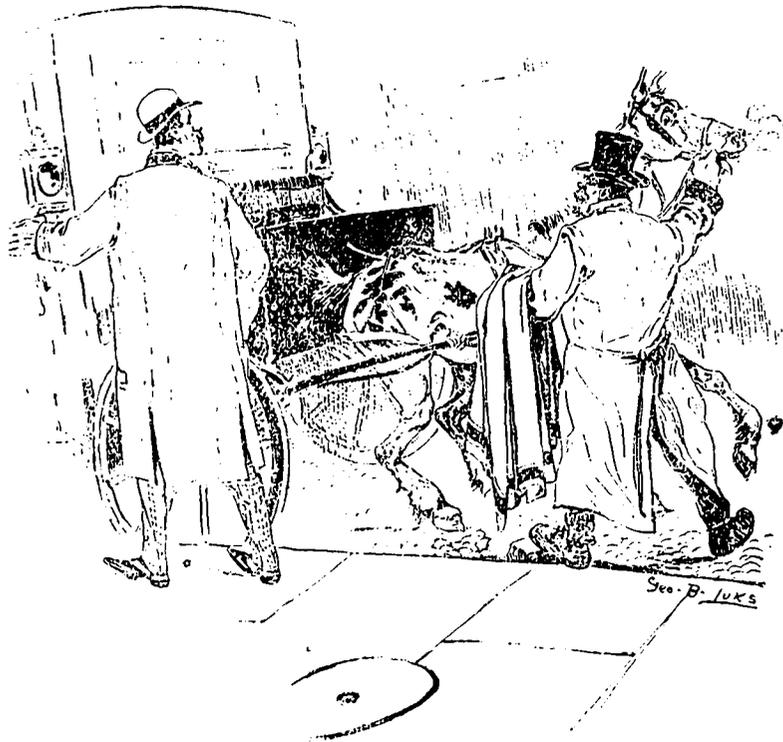
Alors, Jules se jeta aux genoux de son oncle, et les mains jointes, les traits bouleversés, les yeux hagards, il essaya encore d'implorer son pardon, mais à cette minute suprême, Mr. Lormel ouvrit la porte donnant sur l'avenue de la gare et sortit.

Fou de désespoir, Jules se releva pour le suivre, mais comme il le rejoignait, l'oncle sautait dans sa voiture qui partit au galop.

Le pauvre garçon resta cloué sur place, sanglotant comme un enfant qui a perdu sa mère; ses yeux suivirent la voiture jusqu'à ce qu'il la vit entrer en ville. Mr. Lormel allait chez son notaire, casser le testament qu'il avait fait en faveur de Mr. Jules Dalin, son neveu. Celui-ci regagna la salle d'attente, chancelant comme un homme ivre. Il aperçut alors sa valise que le cocher avait déposé près de lui, à son insu; n'ayant pas l'intention de partir ce jour-là, il l'avait naturellement laissée à la ferme. Il s'assit à côté et la tête dans ses mains, il tomba dans une prostration complète. S'être vu tout à coup riche puis le même jour redevenir pauvre et cela, par sa faute, par sa très grande faute, c'en était trop pour sa pauvre philosophie de jouisseur.

Ainsi, après s'être révélé comme un arrogant et un superbe, après avoir fait pressentir qu'il traiterait ses subordonnés avec toute la morgue du parvenu, Jules s'était abandonné à la dernière

## POUR FAIRE PLAISIR AU CHEVAL



Étranger mal renseigné sur les distances. —Conduisez-moi à Notre-Dame. Combien? Cocher qui sait que la course est de deux minutes, (en ôtant la couverture du cheval). —Deux piastres, monsieur.

L'étranger. —Ah! bah! Trop. Je vous donne un écu.

Le cocher. —Passons pour un écu. Je ne voudrais pas désappointer cocotte.

TOUTE LA DIFFÉRENCE DU MONDE



I

Garlebeu courant après le train. — Ce n'est pas pour vingt piastres que je voudrais le manquer.

II

— (S'arrêtant soudainement) Ah ! bah ! En voilà de la veine ! Le premier trente sous que j'aie jamais trouvé.

des bassesses, à la plus lâche des humiliations, en mendiant la fortune de l'homme qu'il venait de malmener si cavalièrement.

Il était environ quatre heures et demie quand le drame que nous racontons s'était dénoué à la gare de Dijon ; à huit heures, Jules était toujours à la même place, anéanti dans sa douleur et n'ayant plus conscience du temps.

Plusieurs départs avaient eu lieu et le mouvement des voyageurs allant et venant n'avait pas eu le pouvoir d'arracher à son accablement. Le surveillant de la salle d'attente, ayant remarqué cet homme qui persistait de partir, vint le rappeler à la réalité. Notre jeune homme regarda d'abord le surveillant avec un air d'hébétément qui le fit légèrement sourire, puis celui-ci lui demanda s'il venait pour un billet de circulation, (cliché de chemin de fer.)

— Oui, non, c'est-à-dire, balbutia Jules, . . . à quelle heure les trains pour Paris ? il y en a un à neuf heures puis l'express de minuit, répondit l'employé.

— Bien, merci, je prendrai ce dernier.

Le pauvre Jules ne pouvait se résoudre à quitter cette gare, où il avait vu poindre l'aurore de son bonheur, aussitôt éclipsé ; à tout instant, il lui semble qu'un messager allait venir lui dire : votre oncle vous pardonne. Mais personne ne vint. Il resta là, l'œil ouvert, ne rompant pas d'une semelle, pas même pour aller au buffet : l'émotion tuait l'appétit. Il était physiquement et moralement annihilé.

Minuit ! Un train entra en gare avec un roulement de tonnerre et pour la dernière fois, la silhouette de l'employé se montra.

— En voiture !

Ce jour-là, et à cette heure tardive, Jules était le seul voyageur ; il fit un effort pour se lever, jeta un coup d'œil morne et triste autour de lui et se dirigea vers le premier wagon en face de lui, mais il y monta si péniblement, que l'employé dut l'aider à se hisser dans le compartiment. Le train-poste s'élança avec sa rapidité normale de quinze lieues à l'heure, on eut dit que ce monstre de fer avec son âme de feu, avait conscience de la tristesse de son voyageur de Dijon, et qu'il se faisait une joie infernale de l'entraîner vertigineusement vers Paris, vers ce beau Paris qu'il redoutait maintenant.

Jules avait, en effet, donné sa démission à la maison en annonçant orgueilleusement sa bonne fortune, et voilà qu'il allait falloir avouer son fiasco et redemander son emploi. Si encore, cet oncle implacable lui avait donné de quoi l'établir, pour sauver la situation, une vingtaine de mille francs par exemple : il aurait pu se soustraire ainsi aux quolibets des amis, mais, ô dérision, il lui avait octroyé cinq cents francs ; qu'était-ce que cela ? ce fonds serait bien vite siroté ; n'en

devait-il pas déjà plus du quart pour le déjeuner qu'il avait payé aux camarades, pensait-il avec amertume. La nuit du départ lui avait paru interminable : celle-ci lui sembla d'une brièveté désolante et pourtant il ne put dormir. Les quatre-vingts lieues qui séparent Dijon de la capitale avaient fui pour lui avec la rapidité de l'éclair, quand le train, à six heures sonnantes, fit son entrée à la gare de Lyon.

Paris ! A ce nom, Jules fit un tel soubresaut qu'un voisin qui dormait profondément, se réveilla brusquement.

— Qu'est-ce qu'il y a ! demanda-t-il ; est-ce que nous déraillons ?

— J'aimerais autant ça, répondit Jules.

Le voyageur le crut fou.

L'intéressant jeune homme remettait donc le pied sur le pavé de la capitale, un peu plus de vingt-quatre heures avant de l'avoir quitté. Et pendant que notre machine ronde employait ce temps à accomplir sa rotation journalière, notre héros faisait, lui aussi, une révolution complète sur lui-même. Rompu de fatigue et brisé par ses émotions, il ne sortit pas de sa chambre le premier jour. Le lendemain, il s'efforça de se composer un visage et se présenta au magasin. Étonnement général : déjà !

Il nous annonça alors que certaines clauses du testament, qu'il ne pouvait exposer sans indiscretion, lui imposaient des obligations tellement au-dessus de ses goûts et même de ses aptitudes, qu'il préférerait renoncer à l'héritage.

Nous connaissons trop l'amour de l'indépendance et de la vie facile chez maître Jules pour gôber celle-là. Nous cherchâmes à savoir et grâce à un employé qui était originaire de Dijon, nous découvrîmes la vérité. D'ailleurs, le visage de carême que Jules ne pouvait s'empêcher de laisser de paraître nous aurait suffisamment édifiés, à défaut de renseignements. Comme en somme, c'était un employé intelligent, la maison le réintégra dans ses fonctions. Mais à partir de ce jour, Jules Dalin se retira peu à peu de la dissipation et quitta ses habitudes de poseur ainsi que ses habilleries. Sans vivre précisément en anachorète, il s'efforça de réaliser des économies. Certes ! ce pauvre Jules ne se récupérera jamais de la perte de la fortune de son oncle, pas plus qu'il ne se consolera de cette perte elle-même, mais il arrivera à amasser un petit pécule qui sera l'heureux fruit de son voyage au pays des escargots.

C'est ainsi que Jules Dalin observe, (peut-être un peu inconsciemment) le conseil de son oncle.

— Souvenez-vous pour vous aider à devenir un homme, que vous avez perdu une fortune par votre faute.

Cette histoire prouve donc une fois encore la vérité de ce proverbe :

A quelque chose, malheur est bon.

C'est égal, je regrette toujours le dîner au champagne qu'on devait nous payer sur la caisse des "Lilas."

ANTIDE.

Montréal, Janvier 1892.

LES CLOCHES

(RÉVERIE)

(Pour le SAMEDI)

Avez-vous écouté par un beau soir d'été, lorsque le gai soleil a complètement disparu derrière l'horizon, lorsque les étoiles commencent à scintiller au firmament, lorsque tout repose et que le voile de la nuit s'étend lentement sur la terre endormie, lorsque les chants des oiseaux ont cessé dans une dernière mélodie d'adieu au jour qui vient de s'écouler, avez-vous écouté le son lointain des cloches ?

Vous êtes-vous laissé surprendre par la chute du jour, au milieu des champs fleuris ou des bois ombrageux, et plongé dans une douce rêverie, emporté par la pensée, dans une extase délicieuse, dans le monde mystérieux des songes et des illusions, vous êtes-vous laissé bercer par la douce harmonie des cloches annonçant l'angelus du soir ?

Tout est silencieux dans la plaine et dans les bois, pas le moindre bruit, pas le moindre cri. Enveloppé dans le charme de la nuit douce et sereine qui vous apporte ses parfums et sa fraîcheur, vous rêvez, tandis qu'au firmament, les étoiles scintillent, que tout repose sur la terre endormie et que dans le lointain, comme un hymne divin, le son des cloches arrive jusqu'à vous lent et mélodieux.

Avez-vous écouté, par un soir de décembre, lorsque la terre a recouvert son blanc manteau de neige, lorsque les arbres, dépouillés de leur feuillage se balancent tristement, secoués par la bise glacée qui siffle lugubrement, lorsque la lune éclaire de sa pâle et froide clarté les champs dénudés de tous ces ornements qui faisaient le charme de l'été, avez-vous écouté ce glas funèbre, lancé tristement dans la nuit sans parfums, avez-vous écouté ces chants lointains pareils à des sanglots ? Avez-vous entendu cette plainte lugubre planant sur la terre recouverte de son blanc lin-cueil ? Vous sentez votre cœur se serrer, une sombre tristesse s'empare de votre âme, et vous pleurez, tandis que la lune éclaire de sa froide et pâle clarté ce tableau desolé des arbres dépouillés de leur feuillage, et que dans le lointain, triste comme un sanglot, le chant des cloches pleure le deuil d'une année.

LUCIEN ROUROT.

Paris, Janvier 1892.

UN SUCCÈS BŒUF

Basile. — Fichtre ! D'où viens-tu ?

Alphonse. — J'arrive de Saint-Louis.

Basile. — Qu'est-ce que tu y as fait ?

Alphonse. — J'avais une galerie de photographie.

Basile. — As-tu fait quelque chose ?

Alphonse. — Je te crois ; j'avais mis cette enseigne : " Ici on prend les bébés. " Le jour suivant, il y en avait quatre de déposés sur mon per-ron.

QUEL MONDE INJUSTE ?



Le sergent de ville. — Qu'avez-vous ?

Le tramp. — Une congestion de poumons.

Le sergent de ville le croyant ivre. — Suivez-moi au poste.

Le tramp. — C'est un peu raide. On m'arrête pour la première chose que j'ai prise légitimement depuis cinq ans.

## DÉLIBÉRATIONS DE FAMILLE

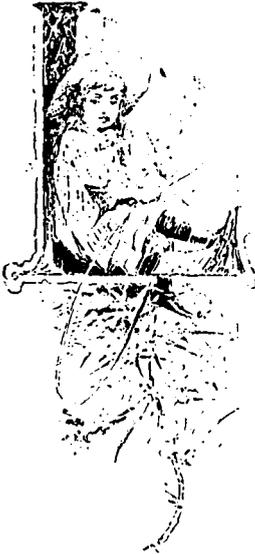


*Le papa de la future.*—C'est la primelle de mes yeux, Eulalie. Votre fils, je ne sais pas ce qu'il est.

*Le papa de la future.*—Je serai franc avec vous. Il a fait les cinq cents coups. C'était un brigand ; mais depuis qu'il est malade, il est décidé de se ranger.

*Le papa de la future.*—Oh ! alors, c'est une garantie ; ma fille sera heureuse avec lui.

## LE DRESSAGE DES RATS



Le dressage des animaux, pour qui voit les résultats obtenus, offre toujours de l'intérêt. On admire l'habileté du dompteur, sa patience et sa tenacité, sans cependant être surpris outre mesure de voir des bêtes d'une certaine taille obéir aux ordres qui leur sont donnés.

Le chien, en effet, par les preuves sans nombre qu'il en donne, a aidé à répandre, dans le public, la croyance en l'intelligence animale.

Mais le dressage des bêtes de petite taille, des rats par exemple, est un fait d'une rareté assez grande, pour qu'on prenne intérêt au récit que nous allons faire.

En ce moment, sur une scène parisienne, on voit un spectacle singulier. Un dompteur porte à sa bouche un pipeau. Il en tire des sons aigres et de la coulisse, aussitôt, des douzaines et des douzaines de rats se précipitent, accourant à l'appel du « flütiau ».

Il y en a de toutes les couleurs qui courent, gambadent et se trémoussent, sur l'ordre du dresseur, et, à un moment donné, grimpent sur une balustrade où se trouve déjà un chat. Et ce dernier, loin de happer les rats, les paterne, les enjambe, au passage léchant délicatement leurs poils ras.

Comment ce dressage s'obtient-il ? C'est ce que le dompteur, Anatole Dourof, de Moscou, va nous raconter lui-même.

« Le rat est la bête du monde la plus facile à séduire. Bonne nourriture, bons traitements et musique, avec ça vous faites, en huit jours, un élève qui n'est pas le premier venu. En deux heures, j'apprivoise un rat, le rat le plus sauvage. Apportez-moi un rat d'égoût, le plus inculte, le plus rebelle ; en deux heures, il mangera dans ma main ; en huit jours, il pirouettera sur mon poing. En voici un exemple :

Dourof prend alors un rat et le pose sur son poing gauche fermé.

Le rat, de ses petits yeux perçants, le regarde, dedeline, agite sa tête pointue et fait frissonner

le bouquet de poils qui lui constitue, à droit et à gauche des narines, une superbe petite paire de moustaches. Dourof, de la main droite, lui présente un grain de blé : « Pirouette ! » et le rat, sur l'étréite plate-forme, tourne avec agilité sur lui-même, Dourof approche la graine que l'artiste, avec un visible plaisir, décortique.

L'opération terminée, nouveau commandement : « Mouchka ! fais le beau ! » et le rat, dressant sur le poing de Dourof les pattes roses de son arrière-train, collant au corps celles de devant, se tient debout et de son petit museau quête humblement la graine. La graine aussitôt lui est offerte.

« Vous voyez, reprend Dourof : gourmandise d'un côté, douceur de l'autre, tout est là. La musique aussi est l'un des éléments essentiels du dressage. Elle me sert surtout pour ramener le soir, au bercail, les rats, que, dans le jour, je laisse vagabonder en liberté. Et à ce sujet, voici une anecdote amusante qui m'est arrivée à Corbère, sur la frontière d'Espagne, pendant que j'attendais le train qui devait me conduire à Barcelone. J'étais entré au restaurant avec eux ; ma femme et moi, nous avions superposé dans un coin les quinze boîtes en bois où nous faisons voyager nos 230 rats. Puis nous étions repartis assister au transbordement de nos bagages. Pendant ce temps les autres voyageurs, à table, déjeunaient. Tout à coup, de tous les côtés à la fois, des cris d'angoisse éclatent, des cris fous. « Des rats ! des rats ! » crient les dames. Sauve qui peut : on grimpe sur les chaises, sur les tables, tandis que les garçons courent affolés en tous sens chercher des bâtons et des armes.

« J'arrive au bruit : qu'est-ce que je vois ? Tous mes rats dans la salle et mon fils à côté, un bébé de trois ans, tout penaud. Il avait tranquillement tiré les couvercles à glissière et les rats, comme de juste, avaient pris le large.

« Je tire mon chalumeau de ma poche : Tu... turlututu, tu... Immédiatement, tous mes élèves se rassemblent, me suivent, et, toujours au son de l'instrument, réintègrent leurs boîtes... »

Inutile de dire que ce spectacle gratuit, offert à des spectateurs, dont la frayeur première venait d'être calmée, obtint le succès le plus grand et le plus légitime.

Mais le plus joli spectacle qui puisse être donné par des rats est bien certainement celui-ci, auquel, charmé, nous avons assisté il y a quelques jours.

Sur la scène un petit chemin de fer est installé : locomotive, trois wagons, un fourgon de bagages, et un petit édicule, la station. Tout le long de la voie, un poste d'aiguilleurs et un dis-

que sont placés. Dès que l'installation est terminée, Dourof frappe dans ses mains : *pan, pan*. De la coulisse, les rats dévalent sur la scène, grimpent sur le quai de la station ; *pan pan*, une demi-douzaine de rats noirs, à panse rebondie, s'installent dans le wagon de première classe ; une douzaine de rats blancs tachetés de noir, mais tachetés de façon régulière, la tête noire, le cou noir, enveloppés, dirait-on, d'une pèlerine, et le corps blanc, pénètrent avec vivacité en seconde classe ; la troisième classe est envahie brusquement par un troupeau de jeunes artistes, irrégulièrement mouchetés noir et blanc.

Sur le quai, un gros rat, chef de la gare, promenant avec dignité sa panse lourde, surveille la manœuvre, tandis qu'une bande de rats blancs, saisissant entre leurs dents soit les anses des petites mallettes en osier, soit les cordes dont les chapelières sont ficelées, les traînent adroitement dans le fourgon.

Un coup de sifflet retentit : sur la locomotive, au poste du mécanicien, un premier rat s'élançe ; un second, gravissant le fourgon, s'installe au poste-vigie ; un troisième, dans la guérite d'aiguilleur, a pris place. Nouveau coup de sifflet ; la locomotive s'ébranle et le train marche. Du sommet du disque, un rat gris, monté par l'échelle de fer, considère d'un oeil brillant le train qui roule.

Voici, raconté par lui-même, comment le dompteur a obtenu ce surprenant résultat. « Le truc qui paraît très fort est d'une simplicité enfantine ; à part le dressage des rats qui traînent les bagages, dressage qui m'a coûté quelque peine, ça s'est fait tout seul, à la longue. A l'heure du déjeuner, je plaçais les rats noirs sur le quai en face du wagon de première classe où les attendait le pain trempé qui fait leur nourriture ; même jeu pour la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> classe, pour le mécanicien, l'aiguilleur, la vigie et les proposés aux bagages. Dans les débuts, tous répétaient à part ; peu à peu l'habitude leur est venue, et, quand j'ai fait répéter d'ensemble, ils ont pris sans hésitation aucune le wagon ou le poste séparé qui leur avait été assigné. Quant à la locomotive, inutile de vous dire qu'elle est mue, non pas par le mécanicien, mais par un mouvement d'horlogerie. Vous voyez que le truc est bien simple. »

## UN PETIT DISCOURS CLASSIQUE



*Candidat.*—Je crois réellement avoir enlevé les lecteurs. Du reste, vous y étiez. N'ai-je pas fait un discours classique ?

*Madame Finelame.*—Oui : classique est le mot. De fait, c'était du grec pour eux et pour nous.

## Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XI

UNE VISITE AUSSI DÉSAGRÉABLE QU'INATTENDUE

La nouvelle du nouveau malheur qui frappait les habitants de la Tour-Blanche se répandit rapidement dans le voisinage. Hélène eut à recevoir des visites de condoléance ; mais elle se tint renfermée autant que possible, et eut l'air d'être plongée dans la plus profonde angoisse.

Personne de ceux qui connurent la catastrophe ne conçurent le moindre soupçon à son égard ; et, en effet, comment cela aurait-il pu se faire ? L'accident par lequel avait péri Raoul n'avait rien par lui-même qui donnât l'idée d'une machination criminelle, et cela est si vrai que, tout d'abord, Hélène, elle-même n'y avait vu que l'effet d'un hasard. Ce n'est qu'en se rappelant les dernières paroles que Vargat lui avait dites lors de leur entrevue, et la ligne de la lettre où le précepteur parlait du projet étrange que Raoul avait formé d'aller en bateau visiter les ruines du château, qu'elle se convainquit que cette mort était la conséquence d'autre chose que d'un accident.

Aussi s'arrangea-t-elle secrètement pour prélever sur les fonds dont elle avait la disposition la somme qu'elle savait devoir lui être prochainement demandée.

Et elle redoubla d'attention affectueuse à l'égard de Béatrice, au point que l'amitié de celle-ci alla pour elle jusqu'à l'adoration.

La maison était déjà en deuil, et nous nous étendrons pas sur l'espèce d'horreur qu'inspira à tout le monde ce nouveau malheur venant si vite s'ajouter au premier.

Quand à Hélène, elle commença à calculer les jours qui pouvaient encore la séparer de celui où elle deviendrait duchesse. Les remords qu'elle avait éprouvés avant que M. de Romilly fût tombé frappé par Rivolat, ou même avant la fin malheureuse de Raoul, n'existaient plus à présent qu'elle était si près de voir réaliser ses desirs.

Si horrible que cela puisse paraître, la complaisance avec laquelle elle s'était habituée à contempler la mort de Béatrice se changea en impatience de voir arriver le coup fatal.

Il n'y a pas de doute que le crime, regardé d'abord avec horreur, perd, par la méditation, aussi bien que par un contact habituel, beaucoup de son aspect odieux : mais il perd encore bien davantage de son caractère infâme quand on vient à le considérer comme un moyen d'atteindre au but.

Hélène ne faisait pas exception à cette règle, comme elle avait été élevée dans une atmosphère où la stricte moralité était toujours sacrifiée à des considérations mondaines, elle avait moins de répugnance à voir débarrasser son chemin des obstacles qui gênaient son élévation, et cela sans qu'elle fût *particeps criminis*, qu'elle n'en aurait éprouvé peut-être, si sa mère lui avait appris à redouter les terribles et inévitables conséquences du péché mortel.

Il va sans dire que le duc de Flamanville, dont l'envie de posséder la Tour-Blanche était aussi vénéale que celle d'Hélène était criminelle, fut des premiers à venir quand on répandit la mort de Raoul ; mais quoiqu'il se montrât attentif pour mademoiselle de la Roseraie il est évident que ses pensées se concentraient sur Béatrice.

Vis-à-vis d'Hélène, il était gracieux, affable, et même aimable ; mais elle sentit que tout cela chez lui était le résultat d'un sentiment de condescendance qui non-seulement la blessait, mais encore l'humiliait. Aussi en vint-elle à le haïr, et même à concevoir des projets de vengeance, — de cette vengeance qui la mettait à même de le blesser à son tour, et de pouvoir se dire à elle-même :

« Cela, monsieur le duc, est le prix de la condescendance avec laquelle vous m'avez humiliée. »

Quant à Béatrice, le duc ne témoigna jamais cet air de supériorité. Il l'éleva jusqu'à son niveau ; il la traita comme il aurait traité sa sœur, et comme celle, en un mot, dont il désirait faire sa femme.

La distinction qu'il fit entre Hélène et Béatrice n'était peut-être pas assez marquée pour qu'elle frappât un observateur ordinaire ; mais elle l'était suffisamment pour qu'elle n'échappât pas à mademoiselle de la Roseraie.

Mais elle avala cette humiliation, comme elle avait fait des autres, dans l'espoir qu'elle aurait un jour, son tour et sa revanche.

Il était à remarquer que Béatrice, si aimable pour tous ceux qui l'entouraient, et particulièrement pour ceux qui lui témoignaient de l'affection, n'acceptait avec aucun empressement les hommages du duc. Au contraire, elle s'éloignait de lui et recevait avec froideur ses avances. On aurait dit qu'elle sentait la différence qu'il faisait entre elle et sa cousine et qu'elle en était fâchée.

Hélène s'aperçut de cela, mais pas le duc ; il était trop infatué de sa grandeur pour que l'idée d'une pareille possibilité entrât dans sa tête. Il est des natures qui, en semblables circonstances, se seraient échauffées en faveur de Béatrice ; mais celle d'Hélène n'était pas de cette classe-là. Son cœur, au contraire, s'endurcit plus que jamais.

Un mois se passa sans amener de changement. On avait renoncé à l'espoir de retrouver le corps de Raoul, et on le considérait comme aussi bien mort que s'il avait été déposé dans la chapelle à côté de M. de Romilly.

Deux mois, pour Hélène, horriblement dénués d'accidents, s'écoulèrent.

Vargat ne vint pas réclamer la récompense que lui était due ; mais Hélène reçut un billet par lequel on l'informait de l'endroit et du jour où elle devait déposer l'argent, et elle s'empressa d'obéir, pour qu'il ne pût s'excuser de manquer à l'accomplissement de la dernière partie de leur contrat, qui était aussi la plus importante.

Le silence qu'Ernest Rivolat avait gardé depuis sa dernière entrevue avec Hélène, se trouva soudainement rompu. Mademoiselle de la Roseraie reçut un matin, une lettre de lui, contenant quelques lignes. Elles étaient vagues, et presque incohérentes. Elles semblaient n'avoir d'autre objet que de lui faire savoir qu'il était encore de ce monde, et que son intention n'était pas de se séparer d'elle. Il avait ajouté dans sa lettre quelques allusions qui l'effrayèrent tellement qu'elle se hâta de la détruire.

Elle ne lui répondit pas. Elle avait peur ; elle ne savait que dire. Il avait écrit comme si elle savait la part qu'il avait dans la mort de M. de Romilly, et elle sentait qu'il lui serait impossible de lui parler, à lui, de cet effroyable événement. Toutes réflexions faites, elle se décida à laisser sa lettre sans réponse.

Ce plan n'était peut-être pas le plus sage ; car il en résulta qu'au bout de quelques jours, elle reçut de lui une seconde lettre dans laquelle il se plaignait de son silence, disant qu'elle n'agissait pas loyalement envers lui, et que c'était de sa part une grande imprudence, attendu qu'il s'était montré son meilleur ami, et qu'elle avait de bonnes raisons pour le savoir. Il lui rappelait que le zèle avec lequel il avait débarrassé son chemin d'une barrière presque infranchissable, méritait une récompense, et qu'il n'était pas homme à se laisser jouer impunément.

Ce fut avec un sentiment d'effroi qu'elle brûla cette deuxième lettre aussitôt qu'elle l'eut parcourue ; et, malgré les menaces qu'elle renfermait, elle n'eut pas le courage d'y répondre.

La crainte qu'elle avait de se compromettre et de faire, par un trait de plume, un aveu qui pourrait lui être fatal, était si grande qu'elle préféra s'exposer à tout plutôt qu'à cela.

Il s'ensuivit un état d'incertitude et d'anxiété indicibles. Elle se disait que, d'un jour à l'autre, Béatrice pouvait lui être enlevée et disparaître de la vie ; elle tremblait que Rivolat n'arrivât d'un moment à l'autre, et ne les compromît, lui et elle, par quelque étourderie, — et, de quelque côté qu'elle se tournât, elle ne voyait pas comment sortir, même pour un temps, de sa position.

L'administration des propriétés lui occasionnait peu ou très peu d'embarras, car l'intendant et M. Dorville réglaient toutes les affaires entre eux. Elle n'osait sortir, même en voiture, dans la crainte de rencontrer Rivolat, et elle craignait de rester au château, parcequ'elle tremblait qu'on ne l'annonçât juste au moment où il lui serait impossible d'éviter de le recevoir.

Elle était dans cette situation peu enviable, quand elle reçut une troisième lettre d'Ernest Rivolat, dans laquelle il s'étendait longuement sur l'inquiétude que lui causait sa situation présente, disant que cette situation était pénible, trop lourde pour une personne aussi jeune qu'elle. Quand il réfléchissait à sa jeunesse, à son isolement dans ce sombre château rempli de souvenirs de tant de malheurs, il était convaincu que le fardeau dépassait ses forces. Il était non-seulement convenable, ajoutait-elle, qu'elle prit, pour l'aider et la guider dans l'accomplissement difficile de ses devoirs, une personne bien posée et ayant l'expérience du monde, mais il importait que cette personne fût une femme qui eût droit à sa confiance, à son respect, et qui pût être pour elle une compagne. Il terminait en disant qu'il était heureux de pouvoir lui désigner une dame remplissant toutes ces conditions, — sa mère, — madame Rivolat. Il lui avait soumis cette idée ; elle était entrée dans ses vues avec tant d'enthousiasme qu'elle pouvait s'attendre à la voir arriver aussitôt sa lettre reçue.

La lettre contenait, en outre, cette insinuation qu'il y aurait péril à s'opposer à un arrangement qui ne pouvait que profiter à toutes les parties intéressées.

Hélène n'était pas encore revenue de l'étonnement et de la perplexité où l'avait jetée la lecture de cette lettre, quand elle entendit les roues d'une voiture qui s'arrêtait devant l'entrée principale du château. Son premier mouvement fut de fuir et de se cacher ; mais elle était comme paralysée, elle n'avait pas la force de penser, et elle demeura assise dans l'appartement, irrésolue et attendant ce qui arriverait.

Au bout de quelques minutes, sa femme de chambre entra, apportant une carte sur un plat. Elle prit cette carte d'une main tremblante, et elle éprouva un coup au cœur, en lisant les mots :

*Madame Rivolat.*

Avant qu'elle eut le temps de répondre, elle entendit une voix assez forte, distinguée, d'ailleurs, crier en dehors de la porte :

— Cette chambre ? ouvrez ! cela suffit.

La porte s'ouvrit toute grande, et Hélène se leva en voyant une femme, de haute taille, osseuse, mais assez belle, mise à la dernière mode se présenter sur le seuil et la regarder à travers un lorgnon.

Une seconde après, cette femme se précipita sur elle les mains tendues :

— Mademoiselle de la Roseraie, — je crois, — je vous ai reconnue au premier coup d'œil. Le portrait qu'Ernest m'avait fait de vous est parfait. Vous me reconnaissez, je vois, — je suis sa mère, madame Rivolat. — Enchanté de faire votre connaissance. Ma pauvre enfant, ma pauvre, ma pauvre enfant, Rivolat m'a dit tout, — oui, tout. Une malheureuse affaire en vérité. Comme je vous plains et comme je sympathise à vos peines ! Quand Rivolat m'a raconté dans quel délaissement vous étiez, je n'ai eu de repos que quand je suis partie pour venir près de vous, soutenir votre tête penchée et refaire votre cœur brisé. Ces paroles sont très à propos. Je les ai lues sur un album et elles m'ont frappées. Elles expriment parfaitement mes sentiments à votre égard. Allons, allons, mon enfant, pas un mot ; nous sommes parentes et j'ai cru qu'il était de mon devoir d'accourir vers vous. Je vois que vous êtes affectée, et je suis fatiguée. Soyez assez bonne pour maîtriser votre émotion jusqu'au moment où nous pourrions échanger nos confidences. Je suis horriblement lasse, appelez donc les gens qui doivent me conduire à l'appartement que vous avez préparé pour moi. Quand je serai remise des fatigues de mon voyage, je me chargerai de la direction des affaires ici. Je m'aperçois déjà que la maison a besoin d'une main ferme et expérimentée.

Tout cela fut dit avec une volubilité surpre-

nante, et Hélène dut se laisser embrasser à plusieurs reprises, et se laisser serrer les mains par une personne qu'elle n'avait jamais vue, dont elle ignorait presque l'existence, qu'elle ne désirait pas recevoir, qui n'avait assurément aucun droit à son amitié, et qui venait lui ôter des mains l'administration du château, et la réduire à zéro là où elle régnait en maîtresse.

Depuis la mort de M. de Romilly jusqu'à ce jour, Hélène n'avait pas rencontré d'opposition ; les événements s'étaient précipités dans la direction qu'elle désirait, et cela avec une telle précision qu'elle était devenue nerveuse et qu'elle tremblait pour le résultat. Tout semblait s'être produit si à propos qu'elle craignait que ses succès ne se terminassent par un effondrement. Dans la situation de fièvre et d'anxiété où elle était, il y avait une grande probabilité, qu'elle perdait courage avant qu'elle eût pu saisir la fortune, objet de ses désirs. Elle était inquiète, agitée, le bruit d'une porte qu'on ouvrait ou le son d'une sonnette la faisait tressaillir ; elle était énervée quand madame Rivolat apparut au château. Mais cette arrivée fut pour elle comme un coup de fouet qui lui rendit toute son énergie.

Elle comprit immédiatement qu'Ernest Rivolat s'était résolu à devenir maître de la Tour-Blanche. Quelque penchant qu'elle eût pour lui, son bon sens lui disait qu'il ferait un mauvais mari, et qu'il dissiperait probablement un patrimoine acquis au prix de tant d'efforts et de crimes. Elle jura donc, elle, de son côté, qu'il ne deviendrait jamais maître du château, et cela non-seulement à cause des raisons que nous venons d'indiquer, mais surtout parce qu'il n'était pas en devoir de faire d'elle une duchesse.

Elle eut le temps, pendant que madame Rivolat débitait sa tirade, de se recueillir et de faire appel à tout son sang-froid.

Elle se redressa, prit un air glacial et, en réponse aux dernières paroles de madame Rivolat, elle dit :

—Madame, je n'étais nullement préparé à cette visite. Je ne me doutais pas de... de l'honneur que vous me comptiez faire. Je n'en ai été informée que quelques minutes avant votre arrivée.

—Voilà bien Ernest ! répliqua madame Rivolat. Il aime toujours à faire des surprises ; cela l'amuse immensément, et c'est son faible.

—Les malheureux événements qui se sont passés dans cette maison continua Hélène froidement, m'ont empêchée de recevoir personne, ou de faire des invitations. J'aurais cru que M. Rivolat, qui ne saurait ignorer ce qui est arrivé, aurait compris cela, et ne m'aurait pas mise dans la pénible nécessité de...

—De faire de vous une petite folle, cria madame Rivolat, en levant les mains pour l'interrompre. Ne vous tourmentez pas, mon amour, quelques minutes me suffiront pour être ici comme chez moi. Vraiment vous ne m'attendiez pas ? Voici ce qu'Ernest m'a dit : Elle est seule, solitaire, n'ayant pas un ami pour la conseiller, la guider, la diriger. Vous avez atteint un âge raisonnable, ma mère, vous êtes sa proche parente — elle ne doit pas rester ainsi exposée à être le jouet de notaires et de domestiques avides. Elle, et la fille de M. de Romilly que je recommande à vos...

Hélène tressaillit.

—Vous les protégerez toutes les deux et le monde n'aura pas à dire qu'une jeune fille est restée seule, accablée sous le poids d'affaires importantes, sans avoir auprès d'elle une protectrice, qui combine les avantages de la parenté avec une haute position dans la société.

—Mais, madame, dit Hélène, avec les mêmes manières glacées, si je ne désire pas...

—Ma chère enfant, il ne s'agit pas de ce que vous désirez, mais de ce dont vous avez besoin, répliqua madame Rivolat en l'interrompant. Il n'est pas convenable... positivement, il n'est pas convenable que vous continuiez à vivre seule comme vous le faites. Il faut que vous ayez, jusqu'à ce que vous soyez mariée, un mentor, comme moi. La société l'exige ; et vous devez vous conformer à ses règles, si vous ne voulez pas être considérée comme une sauvage. Heureusement, quoique vous ne me connaissiez pas personnelle-

ment, je suis connue de vous et du monde,—oui, mon amour du monde qui m'estime et qui m'approuve.

Je vous répète ce que m'a dit Ernest ; il n'est pas convenable qu'elle vive seule jusqu'à ce qu'elle ait un protecteur qui l'abritera contre le danger et veillera sur son bonheur,—le charmant enfant !

Hélène, en l'entendant prononcer cette dernière phrase, sentit son sang se glacer dans ses veines. Tout-à-coup, une petite main douce se glissa dans la sienne, et, tournant la tête, elle vit Béatrice à côté d'elle.

Madame Rivolat ne s'intimida pas. Voyant que mademoiselle de la Roseraie ne se montrait pas disposée à lui présenter Béatrice, elle se chargea elle-même de cette tâche.

—Mademoiselle de Romilly, s'écria-t-elle en examinant la jeune fille à travers son lorgnon : —sans aucun doute, vous êtes mademoiselle de Romilly ?

Béatrice baissa la tête, en signe d'assentiment, et puis regarda Hélène d'un air interrogateur.

—Un véritable lis, dit madame Rivolat. Je suis madame Rivolat, mon enfant, vous vous rappelez Ernest Rivolat, n'est-ce pas ?

—Oui, madame, répondit Béatrice en hésitant.

—Je suis sa mère. Je suis venue pour prendre soin de vous, pour vous prendre sous mon aile, comme le cygne fait de son petit.

Béatrice se serra contre Hélène et s'imagina que l'étrangère était un personnage très-important.

Elle regarda de nouveau Hélène, avec des larmes dans les yeux, et murmura :

—Ne permettez pas à cette dame de me séparer de vous, ma cousine.

—Non, mon amie ; ce n'est pas mon intention répondit Hélène en l'embrassant sur le front.

—Vous emmener, ma colombe ; certainement non, dit madame Rivolat. Au contraire, je resterai ici avec vous, pour veiller sur vous, pour voir à ce que vous soyez bien soignée, bien élevée comme doit l'être l'héritière d'une immense fortune. Non, je vous mènerai seulement faire des promenades charmantes, dans le jardin, dans le parc, dans les bois. Ma chère enfant, je me dévouerai à vous tout entière. Je ferai si bien que vous m'aimerez plus encore que votre cousine Hélène.

—Non, madame, vous ne ferez pas cela, s'écria Béatrice avec un air sérieux, et comme si elle n'était nullement séduite par les promesses de madame Rivolat.

—Bien, bien, c'est ce que nous verrons, dit cette dernière en haussant les épaules. Vous ne savez pas quel pouvoir de fascination je possède ; nous verrons, nous verrons.

Elle se tourna vers Hélène, et dit avec calme :

—J'excuse la froideur de votre réception, parce que je sais que vous avez été élevée à la campagne, et la surprise que vous a causée mon arrivée inattendue ; mais il y a une limite à toutes choses. Votre surprise est finie maintenant. Ma fatigue est extrême. Donnez des instructions à vos gens pour qu'ils me préparent immédiatement un appartement, car je ne me tiens plus debout. Vous avez de la prudence, j'aime à croire, et vous comprendrez de quelle importance il est que vous fassiez ce que je demande. Demain nous mettrons chaque chose en bon pied.

L'assurance avec laquelle elle prononça ces dernières remarques intimida Hélène. Elle comprit, d'ailleurs, que ce qu'il y avait de plus sage pour le moment était de garder le silence et de satisfaire à ses désirs.

Elle appela, en conséquence, la femme de chambre, qui informée de la visite qui était arrivée, se tenait à portée ; elle lui dit de prendre les ordres de madame Rivolat et de lui préparer un appartement.

Ce fut un vrai soulagement pour elle quand elle sut que madame Rivolat était non-seulement installée dans sa chambre, mais qu'elle était même dans son lit, et endormie.

Quand vint le soir, plutôt que d'être exposée à se voir invitée par madame Rivolat à se rendre auprès d'elle, Hélène alla faire un tour dans le parc, avec l'intention de se renfermer immédiatement à son retour, dans son appartement.

Elle vit la difficulté de sa position, et la lutte qu'elle aurait à soutenir pour éviter de devenir l'esclave de cette femme et de son fils. Elle était résolue à ne pas se soumettre à de telles exigences, mais à pousser jusqu'au bout, quoiqu'il dût arriver, l'exécution de son programme.

Elle avait déjà commencé à goûter les misères du crime, sans avoir aucun des plaisirs qu'elle s'était promis.

Elle arpenta les avenues conduisant à l'entrée du parc, songeant et réfléchissant aux moyens par lesquels elle pouvait se débarrasser promptement de madame Rivolat et de son fils. Elle n'avait pas besoin de l'aide d'une pareille femme pour atteindre le but auquel elle aspirait, et elle était bien résolue à lui faire connaître ses vues sans tarder. Il restait seulement à déterminer le moyen à employer.

Tandis qu'elle concentrait son esprit sur ce point, elle se sentit toucher légèrement sur l'épaule. Elle tressaillit, et, en se tournant, vit le docteur Vargat à côté d'elle.

Il lui fit un sourire de Méphistophélès et lui indiqua le sentier sous les arbres.

—Regardez qui vient là, dit-il.

—Elle porta les yeux dans la direction qui lui était désignée, et vit un cavalier qui avançait rapidement.

—Rivolat ! murmura-t-elle avec effroi.

—Lui-même ! répliqua Vargat. Ne craignez rien. Simulez l'ignorance, et conséquemment, l'innocence. Moquez-vous de ses menaces. Soyez ferme, je suis votre ami, et vous n'êtes pas en son pouvoir. Retournez à la maison, attendez à demain pour le voir. Combattez-le avec ses propres armes. S'il menace, menacez-le. C'est vous qui le tenez en votre pouvoir. Jamais vous ne serez à sa merci,—je veillerai à cela. Retirez-vous le plus vite que vous pourrez. Je le retiendrai jusqu'à ce que vous soyez en sûreté dans votre nid.

Sans réplique, Hélène s'éloigna et regagna la maison.

Il la suivit des yeux.

Avant qu'Hélène se retirât pour se coucher, elle fut informée par sa femme de chambre qu'un monsieur était arrivé à la Tour-Blanche, —qu'il avait eu une entrevue avec la femme de charge, et qu'il avait demandé qu'on lui préparât une pièce où il pût se reposer et dormir.

Hélène savait que c'était Ernest Rivolat. Elle renvoya sa femme de chambre et examina ensuite attentivement les serrures de son boudoir et de sa chambre à coucher. Elle ferma et barra toutes les portes avec un soin qui prouvait qu'elle n'était pas sans crainte qu'on osât pénétrer chez elle, même au milieu de la nuit.

Elle savait pourquoi Rivolat s'était aventuré à venir à la Tour-Blanche. Il n'avait, d'ailleurs, pas à craindre d'être reconnu comme l'auteur du meurtre de M. de Romilly, puisqu'il savait que la justice n'était arrivée à aucun résultat satisfaisant de ce côté. Il venait non pas au hasard, pour l'aider dans l'exécution de ses plans, mais pour plaider et soutenir sa propre cause à lui, avec la volonté ferme de ne pas se laisser battre. Hélène savait tout cela, et elle était résolue à résister à toutes ses prétentions. Elle se souvint, d'ailleurs, de ce que lui avait dit Vargat et se promit de suivre son conseil, sans se laisser influencer par la beauté et les charmes de Rivolat.

Le lendemain ils se rencontrèrent au déjeuner.

Hélène s'était levée dès le point du jour, et elle s'était juré d'agir en toutes choses de façon à ne pas s'écarter du but qu'elle avait en vue. Quand elle fut prête à descendre à la salle à manger, elle avait étouffé ses sympathies, imposé le silence à ses sentiments. Elle était calme, polie, imperturbable, froide comme la glace.

Son visage n'avait pas la moindre couleur, et

il paraissait même encore plus blanc, en contrastant avec les vêtements de deuil qu'elle portait.

Ernest Rivolat tressaillit en la voyant. Elle était grandement changée depuis qu'il l'avait quittée; mais, malgré sa pâleur et les marques d'anxiété qui étaient sur ses traits, il la trouva plus belle que jamais, plus belle même qu'il ne l'avait rêvée.

Le fait est que ses paupières étaient plus plaines et que l'expression de ses yeux avait une douceur plus tendre qu'autrefois, peut-être à cause des tourments qu'elle avait endurés. Sachant ce qu'il savait, il aurait été bien embarrassé s'il lui avait fallu trouver la cause de cette expression.

Quand il s'avança au-devant d'elle, elle l'accueillit avec courtoisie, presque avec affabilité, mais il s'aperçut en un instant qu'elle avait élevé entre eux une barrière qu'il lui faudrait franchir ou renverser.

Lui aussi était pâle, et quoiqu'il essayât de paraître aussi calme qu'elle, elle vit qu'il était inquiet, agité, qu'il tournait la tête avec effroi, quand la porte s'ouvrait, et quand un domestique entra, qu'il examinait furtivement sa figure pour s'assurer qu'il ne le regardait pas avec soupçon.

Il était clair que le crime, quoique non découvert, était accompagné d'un esprit vengeur, qui faisait subir sa présence.

Hélène évita de s'asseoir auprès de lui, et partagea ses attentions entre Béatrice et madame Rivolat. Celle-ci, toutefois, ne s'adressa guère qu'à Béatrice qui ne parut pas apprécier ses talents de conversation, mais qui ne resta pas insensible à la beauté d'Ernest Rivolat. Plusieurs fois même, elle le regarda avec une sorte d'admiration, pendant qu'elle ne se croyait pas observée.

Instinctivement, il lui plaisait mieux que le duc de Flamanville, et, une ou deux fois, à la grande surprise d'Hélène, elle s'aventura à lui adresser la parole. Mais lui éprouva une espèce d'horreur. N'avait-il pas sur les mains le sang de son père! — Il lui semblait que, chaque fois qu'elle levait ses grands yeux bleus sur les siens, elle allait lire sa culpabilité dans son regard.

La loquacité de madame Rivolat eut du moins un avantage. Elle permit à Hélène de ne pas s'occuper autant d'Ernest qu'elle aurait été obligée de le faire sans cela, et elle y trouva, sous ce rapport, un véritable soulagement.

Après le repas, Hélène se retira avec Béatrice, sous prétexte de laisser ensemble la mère et le fils. En réalité, elle désirait être dans sa compagnie le moins possible, et, d'un autre côté, elle était anxieuse d'avoir une entrevue avec Vargat.

Mais le docteur ne vint pas, et quand la cloche sonna pour le second déjeuner, il n'avait pas encore paru. Il lui fallut donc descendre, mais elle ne s'y décida qu'avec beaucoup de peine.

En entrant dans la salle à manger, elle vit Béatrice passer devant elle, et se diriger vers l'endroit où Rivolat se tenait debout, les bras croisés, et les yeux fixés vers le parc.

Elle vit Béatrice poser ses doigts sur son bras pour attirer son attention, il tressaillit à ce contact, et quand, on se tournait, il rencontra la figure de l'enfant levée vers la sienne, une grande pâleur couvrit son visage. Un moment, il parut

chanceler, mais, se remettant promptement, il s'inclina devant elle et s'éloigna.

Alors il aperçut Hélène et s'approcha d'elle. Il lui tendit la main, mais elle fit semblant de ne pas le voir. Alors ses yeux étincellèrent, et elle le vit grincer des dents.

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuillets qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

## Election du Quartier St-Jacques

### COMITÉ CENTRAL

## MR. JOSEPH BRUNET

1476 Rue Ste-Catherine

SALLE DUMONT (Club Letellier)

### OUVERT LE JOUR ET LE SOIR

Les amis sont priés d'assister

Des orateurs distingués adresseront la parole tous les soirs.

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 2<sup>e</sup> FEVRIER, Après-midi et soirée.

LE JOLIE DRAME A SENSATION

## "DANGERS OF A GREAT CITY"

Excellente compagnie, chansons, danses et nouveautés.

## UN DES SUCCES DU JOUR

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plus toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE: MASTER & MAN.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

## UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

21,400 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
Le Célèbre

# CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

# DYSPEPSINE

— LE —  
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

— POUR LA —

# DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Mauvaise Tête, Constipation, Maladies Biliennes,*

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

**E. G. SIMARD, B. C. L.**  
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**PRENEZ LE**

## REMÈDE DU DRSY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS

**Prix : \$1.00**

## Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**TREADWELL & TESCHNER**

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,  
*Contracteur - Menuisier,*

218 AVENUE LETOURNEUX,

VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

**10 Cts.**

Magnifiques Feuilletons

A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands FEUILLETONS à sensation

**"L'ANGE DU FOYER"**

— ET —

**"Le Remords d'un Ange"**

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,  
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

## A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAILLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— *Specimens franco sur demande.*

## SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE

du Dr NEY



Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Group, etc.

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU DR NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faute d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rév. Sœur A. Boire, de l'Hôpital Général de St-Boniface, Manitoba, dit: ".... Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatique, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 9 juin 1887. SŒUR A. BOIRE.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890:

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis essayer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à louer de l'usage de cette excellente préparation."

St-Félix de Valois, G. DESROSIER, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.

Franc par la maille sur réception du prix SEUL PROPRIÉTAIRE

**L. ROBITAILLE, Pharmacien**  
JOLLETTE, P. Q.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

**LISEZ LA PRESSE LISEZ**

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMÉRO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

**20,774 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

## Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.